

# W-FENE C

MAGAZINE

## MASS HYSTERIA

MIA VITA VIOLenta  
SEEDS OF MARY  
FRANK TURNER  
BLACK PEAKS  
BUKOWSKI  
THERAPY?



# ÉDITO

Rachid Taha nous a quittés à la mi-septembre, le jour de mes 37 ans, foudroyé par une crise cardiaque en plein sommeil, six jours avant ses 60 ans et dix jours avant un concert attendu à l'Opéra de Lyon pour fêter les 20 ans de Diwân. Comme cadeau d'anniversaire, il y avait mieux surtout que quelques années avant cette triste nouvelle, je m'étais replongé avec curiosité dans ses 38 années de carrière, n'étant pas allé plus loin que le projet 1,2,3 soleils, son tube interplanétaire «Ya rayah» (reprise personnalisée du grand maître algérien du châabi Dahmane El Harrachi), l'excellente et festive «Ida» ou encore sa version de «Douce France» avec son groupe Carte de Séjour qui avait fait grand bruit à l'Assemblée Nationale en 1986. De vagues souvenirs qui ne m'avaient pas trop poussé (à tort) à l'époque à aller plus loin dans sa discographie jusqu'à ce jour d'octobre 2015 où je me suis retrouvé à ses côtés pendant un vol entre Paris et Marrakech.

Je crois que c'est là où est apparu réellement mon intérêt pour lui car je n'oublierai jamais ces longues discussions sur la musique (avec un grand M) avec cet homme visiblement marqué par la vie et les excès. Sympathique et ouvert à tous les sujets (même jusqu'à m'inviter dans des endroits invouables), Rachid se réclamait à 100% du rock'n'roll, se sentait plus proche de Led Zeppelin que du raï. D'ailleurs, il ne supportait pas qu'on dise de lui qu'il était un chanteur de raï. Pas étonnant pour un gars ayant travaillé avec des grands noms du rock (mais pas que) comme Brian Eno (ex-musicien de Roxy Music et producteur de U2 et David Bowie), Mick Jones (le guitariste des Clash), Santana (qui lui a repris son «Kelma»), Goran Bregovic, Damon Albarn (avec qui il a chanté et contre qui il aura des mots durs par la suite), Patti Smith, India Martinez, son ami et producteur historique Steve Hillage de Gong, mais aussi les producteurs Don Was (Rolling Stones et Bob Dylan) et Justin Adams (guitariste de Robert Plant) qui s'est chargé de façonner Zoom, son dernier album sorti de son vivant en 2013.

La liste est longue pour l'international, où il était majoritairement plus reconnu (Robert Plant disait de lui : «Rachid était le plus grand rockeur français, s'il était né anglais ou américain, ce serait la plus grande star du rock de notre temps»), mais en France aussi, il donnait de la voix avec certains compatriotes (même s'il reconnaît n'avoir jamais demandé la nationalité française



- «Je suis français tous les jours, et algérien pour toujours») comme Alain Bashung, Catherine Ringer, les Têtes Raïdes, Pills, Marco Prince d'FFF, La Caravane Passe, Rodolphe Burger, Jeanne Added, Gaëtan Roussel, Acid Arab, et j'en passe. Je me souviens d'un fan d'AC/DC, de Rob Zombie et de tant d'autres groupes métal ou de rock venus d'ailleurs (Iran, Algérie, Liban...) et totalement inconnus du public français, d'une personne profonde et plein d'honnêteté qui se foutait des frontières et dont la créativité l'amenait à mélanger subtilement le rock, le punk, le blues, la musique orientale, l'électro, la pop, le trip-hop, la techno, le funk, le reggae, la chanson française. Rachid avait aussi le souci permanent de rendre hommage à ses pairs ou aux anciens (souvent par des versions revisitées de classiques comme le diptyque Diwân, ou par ses textes, à l'instar de «Les artistes», titre où il parle de Kurt Cobain et d'Elvis), tout en élaborant ses propres créations. Son rêve avoué étant de chanter avec Lemmy de Motörhead dont il était un grand fan. Les deux vont pouvoir désormais s'éclater ensemble au paradis, et je suis certain qu'il en profitera pour tailler la bavette de longues heures avec ses idoles Strummer, Cobain, Hendrix, Lou Reed, Bowie ou encore le grand Elvis. Repose en paix l'artiste !

Playlist par album (très très) sélective et (totallement) subjective :

Barbès (Barbès, 1990)  
Ya rayah (Rachid Taha, 1993)  
Jungle fiction (Olé, Olé, 1996)  
Ida (Diwân, 1998)  
Foqt foqt (Made in medina, 2000)  
Menfi (Live, 2001)  
Safi (Tekitoi ?, 2004)  
Rani (Diwân 2, 2006)  
Mine Jaï (Bonjour, 2009)  
Fakir (Zoom, 2013)

■ Ted

Photo : Les Hotels Paris Rive Gauche - AlainB

# SOMMAIRE

## 06 MASS HYSTERIA

14 VOLA

## 15 THERAPY?

21 JOE BONAMASSA

22 IT CAME FROM BENEATH

## 23 BUKOWSKI

30 OK CHORAL

## 31 MIA VITA VIOLENTA

38 MIEGEVILLE

40 SHUFFLE

41 BLACK PEAKS

## 42 FRANK TURNER

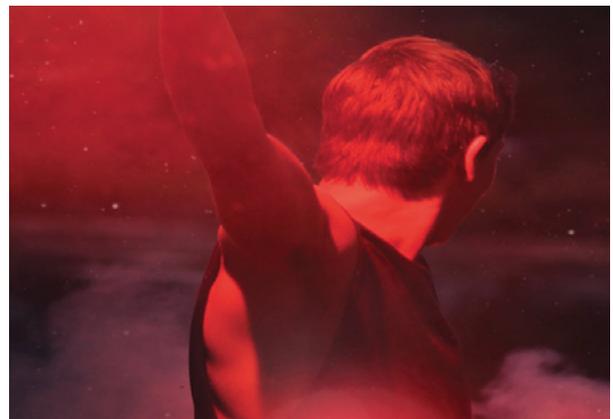
52 THE QUILL

54 INTERVI OU : SEEDS OF MARY

58 EN BREF

72 IL Y A 10 ANS

74 DANS L'OMBRE



**Ont participé à la rédaction de ce numéro :**  
Oli, Ted, Julien, Éric, Gui de Champi, Mic, Stéphan.  
**Maquette couverture :**  
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now  
**Photo couverture :**  
Eric Canto

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

MJK annonce qu'il lui reste quelques voix à enregistrer pour le nouveau **Tool**, Adam Jones en termine avec ses parties de guitare.

**Rammstein** met une touche finale à son prochain album. Les Allemands incorporeront sur celui-ci un orchestre et une chorale.

**Robb Flynn** a annoncé les départs prochains de Phil Demmel et Dave MacClain de **Machine Head**.

Une exclu de **Chris Cornell** (Audioslave, Soundgarden) est sortie le 21 septembre avec «When bad does good». Elle sera présente sur un album posthume prévu pour le 16 novembre.

Mouvements de personnel chez **Smash Hit Combo** avec les départs de Maxime Keller (Chant) et Anthony Chognard (guitare) qui sont remplacés respectivement par Flo «Mr. Void» Curatt et Charly Wick. Ils quittent le groupe en bons termes.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

**Pelican** est entré au Electrical Audio studio à Chicago pour enregistrer un nouvel album.

La billetterie du **Hellfest** a littéralement fumé à son ouverture le 10 octobre à 10h00. Les 55000 pass 3 jours se sont intégralement écoulés en moins de deux heures faisant par la même occasion de grands déçus suite à une billetterie quelque peu défailante...

**Nostromo** a confié avoir terminé le mastering de son prochain album. Plus d'informations devraient suivre très prochainement pour la sortie.

Les membres survivants de **Nirvana** ont «reformé» le groupe sur scène le temps de quelques morceaux le weekend du 6 octobre. Ce fut après une prestation des Foo Fighters. Quelques captations vidéos par des gens du public sont sur le Tube. John McCauley (Deer Tick) et Joan Jett ont assuré le chant.

**Scott Kelly** (Neurosis, etc.) a été contraint d'annuler sa tournée prévue en novembre avec son projet **Mirrors For Psychic Warfare** pour se consacrer à sa maladie. Il souffre de troubles mentaux et préfère s'affranchir de cette tournée au risque que cela ne s'aggrave.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

En ce dimanche 11 novembre d'automne, **AqME** a annoncé sa séparation. Le groupe sera en tournée sur 2019, laquelle sera détaillée le dimanche suivant à 18 heures, et cessera donc ses activités à son issue. Le groupe aura 20 ans l'année prochaine.

Au travers d'un Tweet de leur frontman Cedric Bixler-Zavala, le doute est permis quant à une nouvelle mise en sommeil d'**At the Drive-in**.

**Le Bal des Enragés** fête ses 10 ans en 2019. 10 dates sont d'ores et déjà annoncées.

**Limp Bizkit** va bientôt reprendre le chemin du studio. Le groupe aurait déjà dû s'atteler à la tâche mais les incendies dramatiques qui ont ravagé la côte ouest américaine ont décalé leurs plans.

Interprète ça comme tu voudras mais les membres de **La Ruda** se sont retrouvés en studio récemment, en atteste une photo publiée par l'un des membres du groupe... Une tournée en 2019 est donc du domaine du possible...

# MAIS QUI A DIT ?...

« **Le DIY ça veut juste dire qu'on n'attend pas que quelqu'un fasse quelque chose à sa place. »**

- A. Frank Turner
- B. Therapy?
- C. Mass Hysteria
- D. Bukowski

« **Non non, tu n'as pas rêvé !!!** »

- A. Bukowski
- B. Seeds of Mary
- C. Mass Hysteria
- D. Mia Vita Violenta

« **On n'a pas de rôle défini. L'idée générale c'est la complémentarité entre les guitares. »**

- A. Mia Vita Violenta
- B. Bukowski
- C. Mass Hysteria
- D. Seeds of Mary

« **Tant que les classes ouvrières seront calmées avec «du pain et des jeux», il y aura des troupeaux hétérogènes de moutons qui brouteront tranquillement pendant que le monde brûle. »**

- A. Therapy?
- B. Bukowski
- C. Mass Hysteria
- D. Frank Turner

« **On aime la sueur, les gens qui dansent, qui crient, qui boivent, qui vivent !** »

- A. Seeds of Mary
- B. Bukowski
- C. Mia Vita Violenta
- D. Mass Hysteria



# MASS HYSTERIA

C'EST EN PLEINE TOURNÉE QUE YANN, GUITARISTE, PREND UN PEU DE SON TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR LE NOUVEL ALBUM, CETTE TOURNÉE MAIS AUSSI LEURS INFLUENCES OU LEURS PROJETS.

**Le tempo moyen est bien plus élevé que d'habitude, vous vous ennuyez ?**

Nous ne nous ennuyons jamais ! On a fait selon l'humeur du moment...

**Tu as écrit des passages très «Slayer», ça fait longtemps que tu es fan, pourquoi ces riffs «hommage» n'arrivent qu'aujourd'hui ?**

C'est justement en hommage à Jeff Hanneman, nous assumons complètement ce clin d'oeil. En particulier sur le morceau «Ma niaque».

**Depuis notre dernière interview, il y a eu, encore, un changement de bassiste, c'est si dur de succéder à Stéphane ?**

Thomas était là plus en dépannage. Il est déjà



très pris par Comity. Il nous a rendu service et nous l'en remercions. Et nous avons donc intégré Jamie et on trouve que ce line-up est le meilleur que nous avons eu.

**Du point de vue du jeu, la basse est moins focalisée sur le rythme qu'avant, c'est une volonté du «groupe» ou le jeu personnel qui veut ça ?**

C'est autant une volonté de la musique que le jeu de Jamie. Jamie est un guitariste et il a donc un jeu plus proche de Fred et moi.

**A Reims, vous avez joué tous les nouveaux titres mais dans un ordre différent, pourquoi ne pas avoir suivi celui de l'album ?**

C'était à cause des changements constants d'accordage sur l'album. Si on l'avait fait dans l'ordre il y aurait eu un changement de guitare

à chaque chanson.

**Vous jouerez tous les titres sur cette tournée ou certains des nouveaux passeront à la trappe ?**

Tous les morceaux sont sortis sur une date ou une autre. On change la setlist tous les soirs pour que les fans n'aient pas tout le temps la même setlist. En général on joue 4 ou 5 morceaux de Maniac tous les soirs.

**Dans les «vieux» titres mis de côté, lesquels te manque déjà le plus ?**

Il y a certains morceaux de l'album noir que je kiffe. Mais qui ne peuvent être joués pour l'instant pour cause de manque de pistes machines etc...



**Il y a moins de samples et de parties «industrielles» en règle générale mais les titres qui en ont joué cette carte à fond (comme «Arômes complexes»), pourquoi avoir autant «trancher» entre métal et indus selon les morceaux ?**

Il n'y a en fait pas du tout moins de sample sur cette album. Il y en a autant que sur Matière noire. Ils sont peut-être moins mis en avant et plus en retrait mais les samples sont toujours là.

**Les textes sont moins dans l'action, j'ai l'impression que ce sont plus des constats, comme si souvent, on ne pouvait plus rien faire... C'est moins «positif à bloc»...**

Mouss a plus parlé de lui. Il a voulu revenir aux fondamentaux de Mass. Parlé de fraternité, rapports humains, histoires personnelles, etc.

**Qui a composé «We came to hold up your mind» ?**

C'est moi.

**J'adore ce titre qui renoue avec vos origines et en même temps, il est très différent du reste de l'album, il y a eu des discussions pour «le mettre ou pas», le «cacher» ou je ne sais quoi ?**

Je suis content que tu aies fait le lien avec nos origines, car tout le monde n'en est arrivé à cette conclusion. Pour ce qui est de cacher ou de ne pas le mettre, pas du tout. On en était complètement fan dès le début.

**Un dialogue de Tarantino, c'est bien mais pourquoi pas une réplique culte d'Audiard, mettons en avant la culture française !**

Ouais, les premiers concerts de Mass commençaient avec une réplique des «Tontons Flingueurs» ! On a tous une culture assez large en cinéma et le choix nous paraissait logique. C'est une scène de hold-up après tout.

**Les Etats-Unis, vous y pensez un peu ou pas du tout ? Même en français, ça peut marcher .**

Pas du tout. Si on nous le propose on ira, mais ce n'est pas notre but.

**Hormis le morceau d'ouverture «Reprendre mes esprits» sur un sampler physique, il n'y a pas eu de grosse promo en amont de la sortie de Maniac. Pourquoi ce choix ?**

C'est voulu, on a fait pareil qu'avec Matière Noire. Nous n'avons pas voulu dévoiler plus que ce morceau. Pour que les fans découvrent tout l'album le jour-J.

**Un clip est prévu ?**

Oui mais tu n'en sauras pas plus...

**Il y a deux très belles pochettes pour l'album, pourquoi avoir fait deux éditions ?**

Quand on propose une édition limitée, on préfère avoir quelque chose de différent à proposer. Seulement sortir l'album en jewel case et l'édition spéciale c'est la même pochette en digipak, ce n'est pas intéressant. On songe aussi en faire une pour la version vinyle.





**Ajouter un patch justifiait un deal avec un supermarché ?**

Plusieurs idées ont été proposées et celle-ci nous semblait cool.

**Vous serez au Hellfest l'an prochain, vous préparez un show particulier, on peut en savoir plus ?**

Oui. on développe des idées en ce moment. Mais rien de concret encore. Ça sera un gros show de Mass en tous cas.

**Dans un an, vous serez au Zenith, ça représente quoi pour toi ?**

On est très fier de faire cette date. Nous espérons que les fans répondront présent parce ce sera une des plus belles soirées de nos 25 ans de carrières.

**Il a fallu convaincre le tourneur que c'était rentable ou ça s'est fait facilement ?**

Ce sont eux qui ont proposés cette salle donc c'était facile !

**Vous savez déjà avec qui vous ferez la fête ?**

Non, pas encore.

**Si vous pouviez jouer avec qui vous vouliez, l'affiche ressemblerait à quoi ?**

Ho99o9, Slayer, Gesaffelstein et Nails.

**Et si vous pouviez préparer un tribute album, quels groupes voudriez-vous voir jouer vos morceaux ?**

Ultra Vomit, Tagada Jones, Lofofora, Klone, Aqme, Black Bomb A, Loudblast, No One Is Innocent, Dagoba, Gojira, Hangman's Chair, ... bref tous les potes.

**2019 sera une année Bal des Enragés, il y a déjà des dates de cochées pour y participer ?**

Non, pas pour le moment...

**Rencart au bar ?**

Au merch surtout !!!

Merci à toi d'être présent et de suivre le groupe.

**Merci Yann, merci Mass Hysteria, merci également à Manon et Sabrina chez Verycords**

■ Oli

Photos couverture et posées : Eric Canto

Photos live : Ted



# MASS HYSTERIA

Maniac (Vercords)



Plus lourd, plus rapide, plus puissant, plus métal, Mass Hysteria n'est pas du genre à faire du sur place, et même si on ne s'est pas franchement plaint de Matière Noire qui était sans conteste le petit frère de L'Armée des ombres, le changement peut aussi avoir du bon. Pour autant, le fan hardcore que je suis depuis plus de 20 ans a été quelque peu décontenancé par les premières écoutes. Résolument plus massif et avec un tempo de niveau «P4» (qui était jusqu'alors la référence en termes de boucharie), Maniac a de quoi surprendre au début... Et les écoutes s'enchaînant, l'opus apparaît plus comme une sorte d'affranchissement, comme si Mass Hysteria était enfin libre.

Libre de jouer la musique qui leur plaît. Et quand on connaît un peu Yann, on sait qu'il kiffe le métal, de son passé de death metal, il distille parfois quelques riffs (qui n'a pas entendu quelques embryons de cover en concert ?), ici, il sort parfois un peu du cadre attendu pour se faire plaisir et honorer ses groupes cultes que ce soit sur «Ma niaque» (Slayer) ou sur «Nerf de bœuf» (cette fin speed en mode old school genre Kill 'em all). Ça joue gros, ça joue gras, ça va faire mal en live («Reprenre mes esprits», «Se brûler sûrement» et son break final qui promet de grands moments d'extase...) et je

vois de chez moi le rictus des gars quand ils ont envoyé lors de l'enregistrement en imaginant le bordel que ça allait foutre devant eux dans les salles... Les racines du groupe sont industrielles et si les samples se font parfois discrets («Ma niaque», «Partager nos ombres», «Nerf de bœuf»), le dernier morceau vaut son pesant de cacahuètes ! «We came to hold up your mind» est gravement indus, du sampling, un métronome, un bon riff de gratte et surtout un extrait du «Pulp Fiction» de Tarantino pour faire tout péter, «Everybody be cool this is a robbery ! Any of you fuckin' pricks move and I'll execute every motherfucking last one of you», le dialogue qui introduit le film (juste avant que ne débute la musique emblématique avec le titre «Misirlou»), sert de détonateur à un morceau surtout instrumental que ne renierait pas Punish Yourself (qui pourrait le balancer sur Cult movie). Explosif. Tout comme «Arômes complexes», mon titre préféré tant est parfait l'équilibre entre bons textes, excellents riffs, rythmique groovy/punchy et samples bien placés.

Libre d'aller encore plus loin dans les textes puisque les jeux avec les mots mettent en défaut nos oreilles et entre ce que l'on entend et ce que l'on lit, il peut y avoir plus de différence que jamais. La poésie dépasse et dédouble les sens («Ma niaque», «L'autre ciel ether», «Chaman acide»), tant pis si on se perd parfois à chercher une explication et que se mettent à fumer nos neurones. Libre de continuer à jouer avec les références, qu'elles soient littéraires (les premiers mots de l'album sont «Les racines du mal» qui est aussi le titre d'un roman de Maurice Dantec) ou fassent écho au passé du groupe, rien que dans «Nerf de bœuf» on peut entendre les expressions «À bloc ! Positifs par passion !», «Public impatient» ou «Onde de choc» que les fans ont déjà entendues. La liberté amène également Mouss à s'ouvrir davantage sur un plan personnel, les deux premiers morceaux traitent du même thème : la séparation et la nécessité de faire le point par la fuite ou la méthode Coué (il faut se persuader que «ça va aller»). L'amour est encore présent sur «Derrière la foudre» et se retrouve

au détour d'autres couplets qui laissent finalement peu de place à la politique et aux maux de la société («Chaman acide», «Arômes complexes»). Des textes plus personnels qui font aussi honneur à la grande famille MH...

Libre de clamer haut et fort son amour pour ce public qui lui donne l'énergie d'avancer, Mass Hysteria l'a toujours été, consacrant presque à chaque album un titre spécifique sur la musique («Plus que du metal», «Comme on danse», «Killing the hype (ruff style!)», «Coup2mass»...). Sur Maniac le thème revient plus souvent et se trouve parfois associé au manque d'inspiration (faut-il en tirer la conclusion que parler du public est une solution de facilité ? Ou que c'est ce qui prime ?). Avec «Partager nos ombres», le clin d'œil est appuyé aux «ombres» (qui composent l'armée de fans) qui sont l'essence du moteur Mass, sur «L'autre ciel ether», on trouve des références à la vie du groupe autant dans son passé/présent («Notre coin VIP c'est le pit !») que pour son futur (Les planètes s'alignent, on vise le zénith !>>)

S'il fallait résumer ce nouvel opus, je prendrais trois lignes extraites de mon titre favori (qui a intégré mon TOP5 de mes titres préférés et c'était pas si simple), trois lignes qui disent tout et que j'ai hâte d'hurler avec eux :

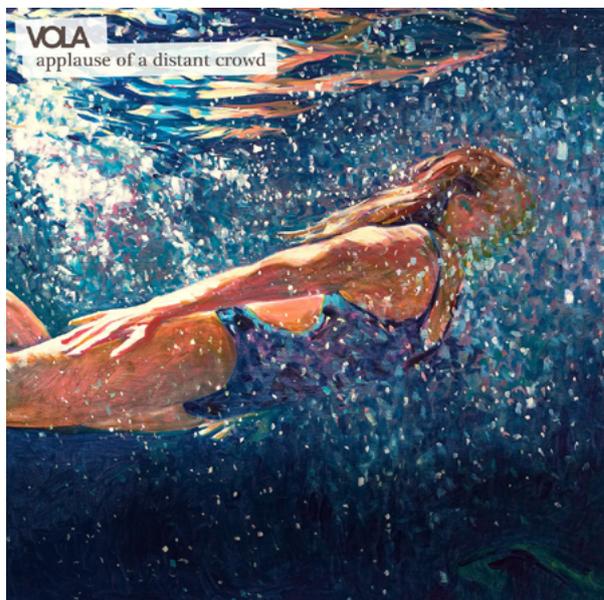
«À la hache de guerre  
Pourfendre l'ennui (...)  
Bâtisseurs de rêves réunis !>>.

■ Oli



# VOLA

Applause of a distant crowd (Mascot records)



Et si Tool n'avait pas volontairement retardé la sortie de son nouvel album à 2019 pour ne pas avoir à être comparé à celui-ci dans les classements des plus beaux disques de l'année ? Même si elle n'est pas sérieuse, la question peut se poser à l'écoute de Applause of a distant crowd, album qui fait griller toutes les étapes à Vola. De groupe «à suivre» il y a 2 ans lors de la sortie de Inmazes, ils deviennent les rois du genre «progressif» parce que c'est aujourd'hui ce qu'il se fait de mieux dans le domaine du rock/métal/alternatif qui joue avec les structures et les sons. Steven Wilson est relégué au rang de pape vieillissant pouvant dormir sur ses lauriers, les nouveaux rois sont Danois.

Ecouter les applaudissements d'une foule distante, c'est plonger en apnée dans un monde où tout est maîtrisé, les moindres coups de baguette ou de médiator, les plus petits mots, chaque tonalité, chacun des effets, tous les arrangements, rien n'est dû au hasard, toutes les molécules de son s'assemblent pour nous emmener au-delà de simples morceaux de musique. Très rares sont les albums qui procurent autant cette sensation de bien-être, Applause of a distant crowd est de ceux-là. Les silences, les relances, les distorsions, les

breaks, les samples, les éclaircies, les choix d'instrumentation, tout s'y emboîte comme dans un rêve, comme s'il n'y avait pas d'autres moyens, d'autres notes possibles à enchaîner, j'ai beau écouter et réécouter, je n'ai rien d'autre à signaler que l'extrême sentiment de perfection absolue qui anime les dix plages. Et plus je l'écoute, plus je vis et savoure chaque instant avec eux, me délectant même de sons qui pouvaient me paraître étranges la première fois (l'introduction de «Ghosts»), ayant compris leur nécessité pour ce qu'ils apportent au titre comme la lumière portée sur le chant. La voix d'Asger Mygind se mêle avec toutes les parties instrumentales, elle apparaît douce, limpide, cristalline, toujours harmonieuse même quand sa guitare se déchaîne («Smart-friend», «Whaler») ou quand l'ambiance est marquée par l'électronique («Alien shivers»), elle agit comme un phare dans la tempête, toujours droite et lumineuse («Applause of a distant crowd»).

On est au-delà du coup de cœur pour cet opus, c'est déjà celui que j'ai le plus écouté cette année et je n'ai plus envie de chercher à analyser, le comprendre, le décortiquer, je veux juste en profiter. Alors basta les mots, les phrases, les idées, les traductions en langage écrit, j'arrête là cet article pour pouvoir juste l'écouter et prendre mon pied.

■ Oli

# THERAPY?

**Cleave** (Marshall Records)



Therapy? Il serait temps que ce point d'interrogation rattaché au nom de ce groupe soit transformé en point d'exclamation tant les questionnements éventuels sur sa longévité, sa production musicale, son intégrité, voire même sur son utilité thérapeutique sur le bien-être de nos oreilles et le bouillonnement de nos consciences n'ont plus lieu d'être. Therapy? quoi ! 15 albums à raison d'une fournée tous les 3 ans, un line-up inchangé depuis plus de 15 ans, 30 ans d'existence et la même recette personnelle de rock metal. Aaah ça, on n'est pas face à une baraque où, derrière la façade, tout le monde est parti (en sucette) où le rock du début s'est transformé en pop à cash. Avec Therapy?, on s'en reprend une bonne dose à peu près tous les 3 ans, et la nouvelle posologie vient d'arriver, et elle s'appelle Cleave.

Produit par Chris Sheldon (Oceansize, Feeder) avec qui ils avaient déjà bossé sur 3 albums à leurs débuts (la révélation Trouble-gum, le pop rock décevant Semi detached, le retour aux sources de High anxiety), le trio nord irlandais repart pour ce quinzième LP signé cette fois, chez Marshall Records. Et on retrouve l'atmosphère sombre et hargneuse de leurs débuts (peut-être un peu moins d'agressivité, mais avec le compteur qui flirte autour de la cin-

quantaine pour les protagonistes, la fougue des débuts s'est un peu calmée). Il n'empêche, les années ont passé mais avec Cleave on retrouve la même recette réussie de Trouble-gum : un mélange de rock métal incisif et oppressant, qui sait combiner une structure rock classique et chant mélodique avec séquences plus complexes. D'une entrée en matière en mode «prends ça dans ta face» avec «Wreck it like Beckett», à un «Kakistocracy» au riff à la Helmet, ou un Crutch au made by Therapy? marqué au fer rouge, pas de ralentissement de tempo prévu. Seul «Save me from ordinary» pose un frein sur le métronome, sans non plus sonner comme le «Diane» de Hüsker Dü que Therapy? avait repris en 1995. Et il nous raconte quoi Therapy? Consommation excessive d'antidépresseurs avec «Callow» (clippé en mode Walking Dead) ; réflexion sur les mouvements populistes et les dernières élections avec «Kakistocracy» (la kakistocratie étant la définition d'un gouvernement composé des pires, des moins qualifiés ou des moins scrupuleux des citoyens, à toi de trouver des exemples) ; lutte des classes sur «Expelled» ou la définition de la réussite par Léonard Cohen avec «Success, is survival». Bref, un discours intelligent, des thèmes personnels et travaillés, plaqués sur une musique singulière et reconnaissable entre toutes. Therapy? ne fait pas dans l'homéopathique ou le placebo, et continue de proposer un traitement ad hoc pour affronter l'automne.

■ Eric



# THERAPY?

RAREMENT LES GROUPES AUSSI «CONNUS» SONT AUSSI «FACILES D'ACCÈS», ANDY CAIRNS A BEAU INCARNER UNE CERTAINE IDÉE DU ROCK DES ANNÉES 90, IL EST TOUJOURS HYPER ACTIF COMME HYPER DISPONIBLE, IL A DONC DE NOUVEAU ACCEPTÉ DE SE PLIER À UNE PETITE INTERVIEW POUR LA SORTIE DU DERNIER ALBUM DE THERAPY?, L'OCCASION AUSSI DE PARLER FOOTBALL, BREXIT, DROGUES ET LITTÉRATURE !

**Chris Sheldon a travaillé avec vous sur 4 albums dont Troublegum, qu'est-ce qui a changé en 15 ans (depuis High anxiety) ?**

Pour être honnête, presque rien ! On a toujours la même relation avec Chris, ça n'a pas changé ! C'est un très bon ami du groupe et ça lui laisse la liberté de dire ce qu'il veut de manière très claire et précise, ça permet d'obtenir ce qu'il pense être le meilleur pour l'album.

**Pourquoi l'avoir choisi lui plutôt qu'un autre pour cet album ?**

On voulait que les chansons soient plus mélodiques et directes que sur le précédent album, on voulait aussi que le son soit plus tranchant, plus clair. Chris sait faire ça et donc on l'a appelé, heureusement, il était dispo.

**Vous êtes un des premiers groupes à être signé chez Marshall Records, encore un changement de label, encore une nouvelle aventure, ce n'est pas lassant de devoir signer de nouveaux deals ?**

Ça aurait pu mais c'est un deal mondial et la personne avec qui on a signé pour Marshall Records travaillait avec nous quand on était chez Universal dans les années 90. Pour le coup, changer de label est en fait un bon pas en avant et dans la bonne direction. J'ai l'impression qu'on avance avec un label et des gens qui se soucient du groupe et de sa progression.

**Le travail en acoustique a influencé la composition ?**

Pas du tout.

**Certains titres sonnent très bruts, très métal, c'est dû à l'énergie accumulée ces dernières années ?**

On a un enthousiasme naturel pour les guitares énervées, c'est toujours ce genre de musique qui arrive en premier quand on s'enferme pour écrire de nouveaux titres. L'intensité de la musique et des textes reflètent la colère que l'on ressent en ce moment quand on regarde le monde qui nous entoure. L'énergie de la musique se nourrit de ces émotions.

**«Wreck it like Beckett» est un des titres les plus agressifs, pourquoi avoir choisi de le placer en premier ?**

«Wreck it like Beckett» sonne comme la déclaration liminaire parfaite pour un nouvel album de Therapy? en 2018. Il a tous les ingrédients : un énorme riff de guitare, une rythmique qui pulse et des textes qui sont aussi bien intelligents qu'absurdes... et son refrain, comme tous les meilleurs refrains de Therapy?, est comme la punchline d'une vanne.

**En parlant de Samuel Beckett, il a dit : «Quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne reste plus qu'à chanter.» La musique, c'est l'énergie du désespoir ou de la révolte ?**

Sacré Samuel Beckett, ouais, on ne pourrait pas mieux dire ! Notre musique est à l'origine une réaction au désespoir, ça nous invite à agir, et j'espère à réagir, se révolter.

**L'artwork de Cleave est très énigmatique. Je me lance dans une interprétation personnelle : la chaise représente la place de l'individu dans la société, finalement bien seul. Le feu représente la rage qui monte en lui alors que le monde qui l'entoure est plus pacifique qu'il ne le croit. Mais l'individu se tourne vers ce bras qui tend un verre vide, représentant la fausse solution à ses problèmes (promesses politiques, communautarismes, repli**



**sur soi, psychotropes, drogues...), j'ai bon là ?**

C'est une putain d'interprétation de l'artwork et j'y souscris carrément ! Pour autant, on aime laisser libre champ à celui qui le regarde, chacun y voit ce qu'il veut y voir.

**Pour votre titre «Kakistocracy», on imagine que c'est en rapport avec l'arrivée au pouvoir de Donald Trump, mais à chaque élection, la liste des «gouvernements des pires» s'allonge (Salvini, Bolsonaro). Vous êtes pessimistes pour l'avenir des démocraties occidentales ?**

L'Ouest est surtout construit sur le capitalisme, une économie qui se vampirise, qui se nourrit d'elle-même, grandit, enfle puis explose pour mieux recommencer le même abominable processus sans en tirer aucune leçon. Il faut trouver une autre possibilité, et elle doit venir du peuple. Être conscients de la situation devrait catalyser nos efforts pour la changer mais ça ne se passe pas toujours comme ça... Tant que les classes ouvrières seront calmées

avec «du pain et des jeux», il y aura des troupes hétérogènes de moutons qui brouteront tranquillement pendant que le monde brûle.

**Concernant «Callow», c'est la crise des opiacés aux States qui a motivé l'écriture de ce morceau ou la grosse consommation d'antidépresseurs dans nos sociétés actuelles ?**

Un peu des deux. J'ai été mis au courant des abus de Xanax par mon fils qui est ado et fan du rappeur soundcloud Lil Peep, aujourd'hui décédé. Il semble que cet artiste appartenait à une nouvelle génération de gamins qui cherchent à calmer les angoisses modernes par l'automédication et les drogues vendues sur prescription. La thérapie par la parole semble être passée à l'arrière-plan, c'est plus simple et plus économique pour les médecins de prescrire des anti-dépresseurs que de promouvoir une approche plus saine et mentale. Cette génération est en train de se perdre dans un brouillard de médocs.



**Il y a beaucoup de textes sur l'inégalité des classes, concernant «Dumbdown», vous imaginez une nation tomber en dépression nerveuse. Le Brexit en pourrait-il être la cause ? En tant qu'Irlandais du Nord, j'imagine que vous êtes pleinement affectés par les conséquences, notamment sur une éventuelle création d'une frontière entre l'Irlande et l'Irlande du Nord ?**

Être issus d'une communauté aussi divisée que l'Irlande du Nord nous a rendus très sensibles aux conséquences de telles idées. Le Brexit nous semble complètement absurde. Pourquoi un pays voudrait-il se couper du reste du monde ? C'est de la folie.

**Therapy? semble toujours actif, entre compositions, studio et tournée, est-ce que tu arrives à vivre plusieurs jours de suite en mettant la musique de côté ? Qu'apprécies-tu faire dans ces moments de «repos» ?**

Oui, j'ai d'autres passions et surtout le football. Je

suis fier d'être abonné pour la saison au Chelsea Football Club et j'essaye d'y aller le plus possible, si je suis dispo, j'y vais ! J'aime bien aussi faire un peu de sport et d'exercice, à mon âge j'en ai besoin ! Une autre de mes grandes passions est la lecture.

**Répondre à des interviews par mail, c'est chiant, très chiant ou un réel plaisir ?**

Bien sûr que c'est un réel plaisir ! Merci.

**Merci Andy, merci Therapy? et merci Sam (Kinda agency).**

**Merci à Tiff et Pooly pour les traductions.**

■ Oli / Eric

Photos : Tom Hoad

# DIABLO SWING ORCHESTRA

**Pacifisticuffs** (Candlelight Records / Spinefarm Records)



Quatrième album du groupe suédois Diablo Swing Orchestra, *Pacifisticuffs* présente une autre facette du groupe à l'avant garde du métal. Après le départ d'AnnLouice Lögdlund en Août 2014 et son remplacement par Kristin Evegård qui assure aussi les claviers, le groupe sort un single «Jigsaw Hustle» où elle fait sa première apparition. Cet album a été enregistré entre Juillet et Octobre 2016, mais finalement ne sort seulement qu'en Décembre 2017 après quelques problèmes de mixage. Précédé par deux singles «Knucklehugs» et «The age of vulture», ainsi qu'un ré-enregistrement du teaser «Jigsaw hustle», *Pacifisticuffs* déploie l'ensemble de la palette musicale du Diablo Swing Orchestra : un ensemble électrique, basse-guitare-clavier, avec un orchestre «de scène» violoncelle-trompette-trombone.

Épanchement romantique enflammé sur «Laday clandestine chainbreaker», c'est de la guimauve qui dégouline avant d'enchaîner sur des guitares qui font monter les blancs en neige suivi d'un duo pour cuivre. À l'opposé, on trouve le très corrosif «Superhero Jagganath» avec sa rythmique endiablée qui ne se livre qu'après un couplet assez aérien, avant une explosion harmonique et une petite rumba qui fait place au très lyrique passage éponyme du titre au déhanchement accrocheur. Après le très ABBA-esque (oui lecteur, ceci est pro-

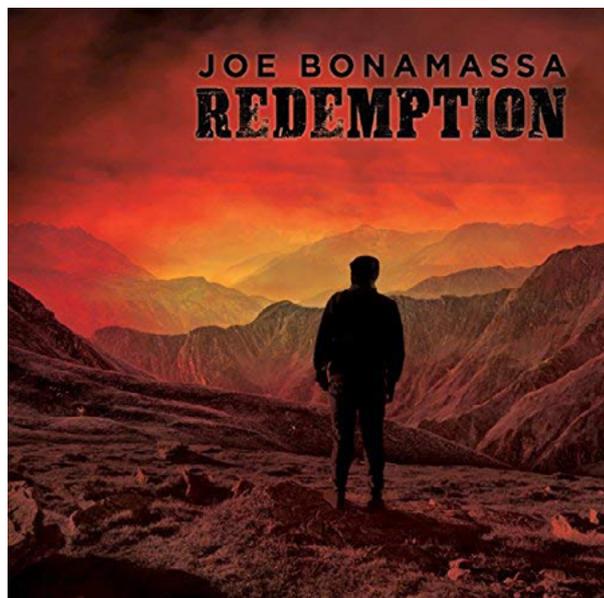
bablement la seule chronique pour laquelle le W-Fenec peut loucher du côté des maîtres du disco suédois) «Jigsaw hustle», «Ode to the Innocent» regarde quant à lui les maîtres de la période tonale avec une orchestration exclusive d'instruments à cordes. Après un interlude très léger dans «Cul-de-sac semantics», Diablo Swing Orchestra fait feu de tout bois sur le bien-nommé «Karma bonfire», rythmique contagieuse, une section de cuivres qui s'emploie à activer les flammes, une ligne de basse qui envoie du bois, l'ensemble est chaloupé et explose à tout va comme un feu d'artifice, avec des influences diverses et variées, notamment cajun. Pour clore cet opus très rond et très appréciable, «Climbing the eyewall» déroule son tapis mélodique, guitare omnisciente, rythme plus lent, calme les esprits et égraine les arpèges.

Comme à son habitude, Diablo Swing Orchestra nous livre un opus au rythme chaloupé et aux mélodies entêtantes, le tout enrobé de grosses guitares, de titres dépourvus de clichés et aux surprises acidulées.

■ Pooly

# JOE BONAMASSA

**Redemption** (Provogue Records)



Joe Bonamassa continue sa course folle. 2018 est déjà bien rempli pour l'artiste. En janvier, Black Coffee confirmait encore une fois son duo avec Beth Hart. En mai, c'était la sortie du live British Blues Explosion. En septembre, il signe son 13ème album studio avec Redemption.

«Evil mama» fait l'entame. Quelques éléments façon Led Zeppelin sont disséminés dans le morceau. Rien d'étonnant quand on connaît le goût de Bonamassa pour cette formation. En 2006 sur You & me, il en avait fait une démonstration avec la reprise de «Tea for one» (1976 - Présence). Enfin bref, revenons à nos moutons. «Evil mama» lance tout de suite une dynamique intéressante avec la résonance d'un bon paquet de cuivres. En gros, ça bouge grave ! «King Bee shakedown» enchaîne avec un rock n'roll au rythme très soutenu. Un truc impossible à danser sans avoir deux ou trois paires de poumons. «Self-inflicted wounds» fait retomber l'énergie du disque avec une mélodie nostalgique repoussant les limites du blues. Vient ensuite la magie de «Pick up the pieces». Un truc qui swing' à mort, qui sent bon la fumée et le whisky et que l'on peut s'écouter sans modération. Capable de puiser ses influences sous tous les horizons, «Just'cos you can don't mean you should» prouve qu'il sait revenir en un éclair aux racines du blues (et aussi qu'il peut trouver des titres de chansons

vachement long). «I've got some mind over what matters» rempli encore les deux mêmes critères dans une atmosphère plus sautillante malgré des paroles qui semblent l'être un peu moins. Globalement, c'est d'ailleurs un peu le thème de Redemption. «Stronger now in broken places» est la petite balade sur laquelle on peut imaginer l'artiste dans le noir sous le feu d'un seul projecteur. Les spectateurs briquet en l'air n'auraient qu'à se suspendre à l'air qui passe paisiblement dans leurs oreilles pour doucement pousser la complainte. «Love is a gamble» fait une dernière relance sous un blues dynamique afin de faire tomber le rideau.

Quel que soit le boulet que se traîne l'artiste à son pied, cela n'entache en rien ses compositions. Son blues est d'autant plus profond et intense. Douze titres originaux pour le prouver sur Redemption avec «Pick up the pieces» pour en signer la plus belle surprise.

■ Julien

# IT CAME FROM BENEATH

Clair-obscur (Send The Wood Music)



Ça venait d'en-dessous... Ok, mais le «ça» c'est quoi et le dessous de quoi ? A cette double interrogation, je n'apporterai aucune réponse ! Mais tout de même, il faut bien l'admettre, en terme de nom «It Came From Beneath», ça claque. Et pour un groupe de métal qui arrache tendance Death-core, ça le fait tout autant que pour l'un des rituels slasher movie d'Halloween. Derrière ce très bon patronyme, on trouve cinq gaillards venus de Lyon qui composent depuis 2009 (ou 2010 et leur EP éponyme si on ne regarde que les sorties) et qui font leur petit bout de chemin malgré les changements de line-up plus ou moins conséquents. Parmi ceux qui comptent, il y a eu le départ de Léo (chanteur) après la sortie du premier album (When no light remains en 2013) et celui de Lorenzo (guitare) qui remplace Alexis juste après ce nouvel LP qu'est Clair-obscur. Entre les deux opus, le combo était repassé par la case EP (The last sun) en 2015, l'occasion de regoûter au travail de Fabrice Boy, incontournable producteur rhodanien (Lòdz, Stereotypical Working Class, Young Cardinals, Vesperine, Vicious Grace...), de rebosser des compos et d'affiner la ligne directrice pour être sûr de préparer au mieux la nouvelle claque. Une belle baffe que Send The Wood Music se charge de nous filer et quand le label d'Hyperdump, Lessen, Insolvency ou Kinky Yukky Yuppy annonce vouloir sortir moins de skeuds pour n'envoyer que du très

gros, on se dit que c'est bien parti !

Les multiples écoutes de ce Clair-obscur ne m'ont pas encore permis de trouver où était le «clair», l'intro exceptée (et encore, elle s'appelle «Ténèbres»), il y a bien ces quelques passages éthérés sur le titre éponyme qui apparaît comme une respiration au cœur de l'opus mais c'est bien maigre quand on le compare à la dose de tout ce qui est «obscur» : chant growlé/death qui ne relâche jamais la pression, batterie qui carbure à la double pédale comme si c'était la vitesse normale, basse qui ressemble davantage à un marteau pilon et guitares qui taillent les oreilles avec les sons aigus ou nous défoncent les tympans avec des riffs saturés qui tels des trous noirs aspirent tout ce qui se balade alentour. Véritable rouleau compresseur, It Came From Beneath ne laisse pas respirer celui qui s'y frotte et si le combo laisse entrevoir une éventuelle accalmie («Decline»), c'est uniquement pour faire baisser la garde et tout exploser dans la minute suivante («Fading lights» serait même trop oppressant sans son break central). Cet album est noir, à l'instar de la technique sublimée par Le Caravage, la profondeur de ce noir met en lumière certaines parties et casse les transitions évidentes pour créer une zone complexe où les couleurs cohabitent et s'enrichissent mutuellement. Celles utilisées par It Came From Beneath restent très sombres parce que c'est le sens de la trame générale mais c'est dans cette obscurité que vivent les sentiments d'abandon, de désespoir, de lutte inutile que transmettent les Lyonnais. Un tableau pas folichon mais franchement réussi.

■ Oli

# BUKOWSKI

Strangers (Believe)



Bukowski sont des coquins. Alors que certains de leurs précédents albums (Hazardous creatures ou Amazing grace) débutaient par une entrée en matière vigoureuse et abrupte (tu avais à peine effleuré le bouton «play» qu'une créature jaillissait de la boîte pour te sauter à la gorge et te dévorer la jugulaire), voilà-t-y-pas que l'entame de Strangers la joue très tranquille. Quelques notes de guitare, un coup de grosse caisse, une basse à la mesure, tout cela accompagnant un chant susurrant et doux, comme un instant tout en plénitude mélodique. Étonné, je m'interroge : Est-ce le changement de line-up avec le départ de Fred Dusquesne pour Mass Hysteria, remplacé par Clément Rateau qui a calmé les ardeurs de la bête ? Est-ce l'obligation de passer par une plateforme de financement participatif (Ulule) pour boucler cet album qui les a assagis ? Deux minutes de supputations personnelles stupides sur les raisons de ce début de LP, quand une bestiole m'attrape à nouveau par le cou ! Putain, la créature est toujours là ! Elle était planquée sous cette brume vaporeuse anodine ! ...et ça fait plaisir de la revoir !

Donc, l'entité Bukowski a gardé sa hargne. Ses crocs sont même plus longs et plus affutés que lors de précédents albums. Un peu heavy rock, un peu plus hardcore avec des breaks aériens sympathiques, des séquences plus heavy, voire

quelques rythmes punk. Clément Rateau amène plus de diversité sur la partie guitare et offre une palette de riffs en mode menu gastronomique, le chant de Mathieu Dattel, mélodique et puissant, est parfaitement complété par son frangin Julien qui pousse ses growls et joue les choeurs pour rajouter un zeste de violence ; et Timon Stobart qui a rejoint le groupe en 2014, alterne les rythmiques et les breaks à la batterie. 10 titres pour 10 morsures bien senties, enregistrées sous la houlette de Francis Caste (AqME, Cowards, Kickback).

Avec le changement de guitariste, l'appel au crowdfunding, Bukowski expliquait qu'ils voyaient cet album comme un nouveau départ. S'il reste très cohérent avec la discographie du groupe, Strangers a effectivement un truc en plus. Plus riche, sans faute, plus imparable, sans monotonie, c'est une pièce maîtresse dans la boutique des Buko. De là à dire que c'est donc un album qui doit avoir sa place dans ta discothèque, c'est d'une telle évidence, que je ne prends même pas la peine de le dire. Mais bon, je le dis quand même.

■ Eric



# BUKOWSKI

C'EST JULIEN, BASSISTE DE SON ÉTAT, QUI RÉPOND À NOS QUESTIONS SUR CE NOUVEL ALBUM, CE «NOUVEAU DÉPART» DE BUKOWSKI QUI NE PASSE PAS BEAUCOUP PLUS DE TEMPS SUR UN MÊME RIFF QUE SUR UNE MÊME QUESTION ! PAS MOYEN QUE ÇA TRAÎNE, MÊME EN INTERVIEW. GO GO GO !

**Vous avez expliqué que ce cinquième album était un nouveau départ, a priori, il est réussi ?**

On l'espère !!! Encore bien des dates pour le défendre, on est très fiers de cet album.

**Quel a été le principal atout de Clément pour son recrutement ?**

Son jeu surtout !!! Sa polyvalence, sa gentil-

lesse. On se connaît depuis 10 ans déjà aussi...

**Discutez-vous de l'orientation musicale du groupe autour d'une table ou tout se fait avec les instrus à la main ?**

On se parle beaucoup oui ! Mais généralement, ça se finit le lendemain en répèt' !



**Quel adjectif vous va le mieux pour définir votre style ?**

Métal.

**Passer par le crowdfunding, c'était pour «retrouver une certaine indépendance dans la composition», vous ne faisiez pas ce que vous vouliez chez Vercords ?**

Il n'y a jamais eu de heurts, juste une lassitude des codes, un profond besoin de lâcher prise et de liberté dans le caractère un peu fou.

**Qu'est-ce qui s'est passé au moment de la sortie d'On the rocks ?**

Mauvais karma. planning délicat, Fred nous a quitté, sans heurts, mais y'a quand même eu de belles dates !!!

**Être indépendant et autoproduit, c'est beaucoup plus de boulot ?**

Oui... ;)

**Si un label vous appelle pour le prochain album, vous dites quoi ?**

Avec plaisir !!! (rires)

**Dans Strangers, on retrouve un thème d'Hendrix, il y a un passage qui sonne bien Tom Morrello. C'est volontaire ou j'ai rêvé ?**

Non non, tu n'as pas rêvé !!! On aime bien les clins d'oeil.

**On peut souvent retrouver des symboles de mâchoires, crocs, (artwork de Strangers, Mysterious smile, Hazardous créatures), c'est votre kif les grosses canines ?**

Pas dans la vie de tous les jours, non ! Juste sur scène, c'est une comédie musicale en fait !

**Vous avez joué dans pas mal de pays et de festivals, quels sont les endroits où vous voudriez jouer ?**

En Angleterre, au Canada !!!

**Et où aimeriez-vous rejouer ?**

Au Japon, sûr de sûr.

**D'ailleurs, le Hellfest à 11h40, c'est pas un peu tôt de jouer avant l'heure de l'apéro ?**

C'est notre heure !!! Un canon, du soleil, un Buk et hop là, la journée commence bien !

**En février, vous rejouez au Forum de Vaureal, ce public vous connaît particulièrement, vous préparez un truc spécial ?**

J'ai un devoir de réserve mais on est en pleine préparation des surprises !!!

**Le crowdfunding n'a pas permis de préparer un clip, l'idée est au placard ou vous pourriez quand même en sortir un ?**

On en parle justement ces temps-ci, ça va arriver bien vite.



**Le délire «Son of the son» pourrait devenir un vrai clip, non ?**

Pourquoi pas ! Ça gamberge en ce moment en tout cas.

**Bukowskitheband.com ne répond plus, les réseaux sociaux suffisent pour rester en contact avec les fans et apporter des infos ?**

C'est simple, efficace et réactif à tout point de vue, donc je vote oui !

**Merci à Julien, Bukowski et Élodie chez HIM Media.**

■ Oli/Eric

Photo p.24-25 : Aurelien Belengez

Photo p.26-27 : François Capdeville



# SEEDS OF MARY

## THE SUN SESSIONS TOUR



15.09	CULTURA (SHOWCASE)	MERIGNAC	NICE	ALTHERAX MUSIC	26.10
22.09	CULTURA (SHOWCASE)	BEGLES	BORDEAUX	BT59 (W / AQME, DAGOBA)	27.10
29.09	STUDIO DECANIS	MARSEILLE	NANTES	LE FERRAILLEUR (W / EL ROYCE)	30.10
30.09	LA CAVE A ROCK	TOULOUSE	ANGERS	BLUE MONKEYS (HALLOWEEN PARTY)	31.10
12.10	LE CELTIC PUB	TARBES	CAEN	EL CAMINO	01.11
13.10	ROCK A PUYOO	PUYOO	RENNES	TBA	02.11
19.10	LE BATHYSCAPHE	LA ROCHELLE	NIORT	L'ALTERNATEUR	03.11
20.10	LE PADDOCK	AMNEVILLE	<b>BORDEAUX</b>	<b>IBOAT (W / BUKOWSKI)</b>	<b>10.11</b>
21.10	LE BISTROT CULTURE	AINAY-LE-CHATEAU	EP RELEASE PARTY		
24.10	L'AMPERAGE	GRENOBLE	PERIGUEUX	LES TOQUES	30.11
25.10	LE ROCK N'EAT	LYON	LE HAILLAN	SALEM (W / KLONE)	08.12



FRENCH METAL  
www.french-metal.com

France Metal



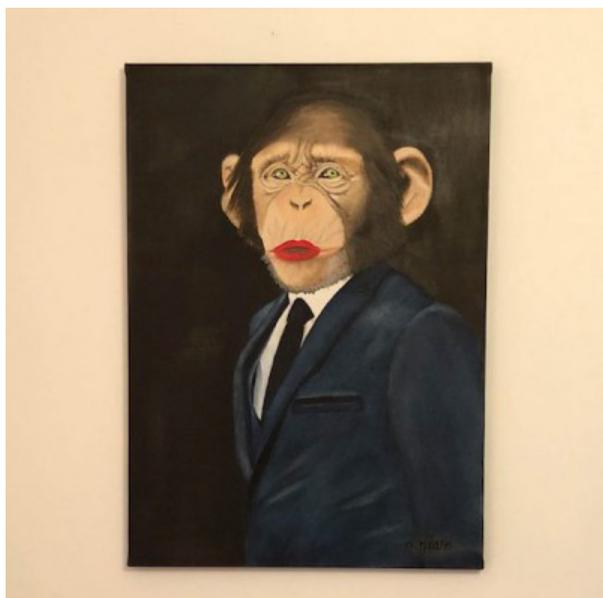
CORE AND CO  
Rock Meeting

RADIO METAL



# ARCHI DEEP AND THE MONKEYSHAKERS

**Filthy flowers of doom** (Heavy Psych Sounds Records)



En 2015, c'était sous le nom de Archi Deep and The Monkeyshakers que la formation avait sorti #3. Les rockeurs de l'île d'Oléron ont depuis fait évoluer le format en se présentant en mode duo. Bye bye les Monkeyshakers, le groupe s'appelle maintenant Archi Deep. Et le nouvel EP ? Bah pareil... on garde quand même un singe sur la pochette en souvenir.

«Lose My Mind» entame le disque. Plus classic-rock, tu meurs. Une mélodie bien suivie par le chant, des refrains percutants et pas un poil qui dépasse. On ne sait comment Arthur Archibald Di Piazza (guitare/voix) et Camille Sullet (batterie) arrivent à conserver une pointe de folie permettant aux oreilles curieuses de s'arrêter pour écouter un peu (voir beaucoup). «The Thrill To Kill» fait secouer le popotin et doit faire craquer le cœur des ados en mal de pop rock. Les guitares grincent et Archi Deep pousse son premier cri pour ajouter son brin de sauvagerie. «I'm just a man» fait ressortir les influences d'un groupe qui prend volontiers la route des States pour traîner ses groles dans le Mississippi. Le morceau possède son étrangeté avec un pont complètement hors du propos. Un truc plutôt fait pour bondir en réalité. L'originalité vient avec «Hey». Le morceau est une sucrerie romantique qui se savoure tranquille-

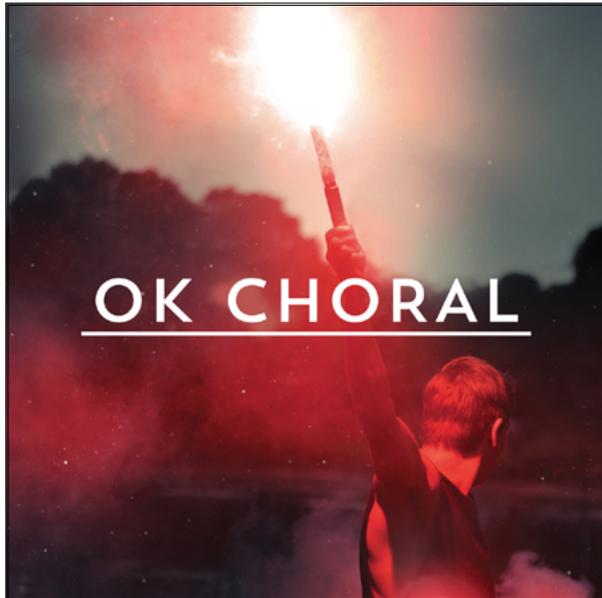
ment. Avec sa guitare acoustique, Archi Deep s'accompagne en jouant tout en picking. Mais pas question pour cette bande de primates de se quitter sur un truc de lovers. «I'll be by your side» permet de se déchaîner une dernière fois avant de fermer la porte sur ce nouveau volume.

Avec un rock constant, Archi Deep fait toujours plaisir à entendre. Comme sur #3, le disque passe trop vite. Un album plus long serait souhaitable pour s'imprégner de la formation. Ceci étant, les EP sont toujours les bienvenus.

■ Julien

# OK CHORAL

Ok choral (Volvox Music)



Ce n'est pas un secret, je ne suis pas un grand fan de pop chantée en français ni un grand fan de musiques électroniques et petit miracle, les Ok Choral m'ont rapidement rendu accro à leur électro-pop en français ! Le trio emmené par Grégory (chant et divers instruments) use des rythmiques d'Arnaud et des idées mélodiques d'Eddy (guitariste) pour composer de petits bonbons de chansons qui fondent sous les oreilles. Cet opus éponyme est leur premier bébé même si quelques titres sont déjà parus sur le net, notamment les deux regroupés sous le nom Liste noire en 2015, c'est quand même une grande réussite du fait de la maturité ressentie au travers des neuf titres. Proches de la Belgique géographiquement (Champagne-Ardenne), ils le sont aussi dans l'inspiration puisque Soulwax ou Ghinzu sont cités en référence. A la fois très adultes et très accessibles, Ok choral se picore instantanément mais reste en tête grâce à une certaine acidulité. Miam miam.

Petites notes de guitare, petite mélodie, jolis petits mots (c'est pas vraiment le jour, c'est pas vraiment la nuit) et je suis déjà conquis. Le côté parlé/poétique avec un ton parfois détaché de l'ambiance me rappelle la délicatesse d'Arman Méliès (que j'adore), l'entrée

en matière est donc réussie. Dans l'ensemble, le contraste entre la chaleur de la voix et de quelques instruments (guitare, basse, saxophone) et la frigidité des sons électroniques a quelque chose d'excitant et met en avant la qualité des textes. Les synthés prennent souvent la place de la guitare mais n'enlèvent rien à l'esprit résolument rock d'Ok Choral qui règle ses comptes avec la new-wave en la mettant KO à coup d'ondes positives et de relances finement échantillonnées. Cet art de l'arrangement, c'est la belgian touch, c'est souvent ce qui fait la différence entre un «pas assez» qui fait tout ressembler à du folk et un «trop» qui alourdit l'ensemble et le rend indigeste, les dosages sont parfaits et même les sonorités les plus étranges (très années 80 option on est fan de l'habillage sonore de Stranger things) se fondent dans le décor. Difficile de les rapprocher d'autres groupes (c'est aussi ce qui les rend intéressants) mais au petit jeu du name dropping, je mets en second lieu (oui, j'ai déjà placé Arman Méliès !) Montgomery et un peu plus loin Paradis s'ils se dévariétisaient, Kaolin s'ils s'étaient électronisés et Minou s'ils gagnaient en sérieux. Pour se quitter, rien de tel que le «Vertige», un des plus jolis morceaux... avec «Le centre du monde» que je t'invite à découvrir en clip (moins binaire et brute que l'autre scopitone qu'est «Collision»).

■ Oli

# MIA VITA VIOLENTA

Grey seas (Atypeek Music)



Durant l'été 2017, un jeune groupe (formé en 2013 quand même, tout est relatif) prend ses quartiers dans le studio de La Ferme Électrique avec Camille Jamain, un producteur parisien (Jojobeam, ENOB, Casse-Gueule) connu notamment pour opérer comme ingé-son sur les recommandables soirées En Veux-Tu En V'là. La raison : sortir un troisième disque (entre le long EP et le mini-album) d'une trentaine de minutes intitulé Grey seas. Ce groupe se nomme Mia Vita Violenta - en référence à un album de Blonde Redhead que les Parisiens (ou du moins une partie) citent souvent comme une référence indéniable - et combine ses influences émo, noise-rock, post-rock et post-hardcore pour en ressortir une énergie brute et intense, parfois fugace et contrastée par une légèreté mélodique et un magnétisme astral qui rompt les dynamiques les plus abruptes du combo.

En somme, Grey seas joue du yo-yo dès qu'il le peut, comme de ses influences citées plus haut. En les évoquant, on se plaît à ressentir l'émoi de certains de nos vieux albums d'Engine Down, pour ses arpèges émo-rock et ses envolées de guitares, de Cult Of Luna, pour l'aspect du riffing massif, de Rosetta, pour ses ambiances éthérées, ou bien encore de Drive Like Jehu ou même Unwound, pour leurs struc-

tures syncopées ou épineuses. Dès l'introductive et brumeuse «Expand», on ne sait à quelle sauce l'auditeur va se faire cuisiner, ces «mers grises» nous laissent flotter progressivement sur de plus ou moins grosses écumes suivant les moments. «Shape» et «Grey seas» en sont les plus beaux exemples et sûrement les morceaux les plus sublimes que le quatuor a achevé depuis son début de parcours. Rarement la noise-rock n'a aussi bien cohabité avec le post-rock et le post-hardcore.

Avec ce troisième essai, Mia Vita Violenta transforme tout ce qu'il touche en or, difficile alors de lui trouver quelconques défauts. Si on cherchait un peu la petite bête, on oserait timidement prétendre avoir eu l'envie d'entendre plus de chant ou de «gueulantes» à la AmenRa sur certaines déferlantes de distorsions («Shape»). Mais l'espace servant à l'expression instrumentale n'est-il pas au final une raison valable pour laisser la voix porter son message au mieux par la suite ? Si la réponse est positive, alors l'étrange et non moins excellente «Bipola» et ses schémas rythmiques cycliques nous donne en effet tort. Dans tous les cas, ce disque est à écouter d'urgence, et notez que son univers majoritairement sinistre est plutôt en raccord avec sa pochette qui représente un portrait de la célèbre artiste-sculptrice Camille Claudel. Une femme talentueuse qui a connu une longue fin de vie en internement psychiatrique après de profonds troubles de démence et de paranoïa. Mia Vita Violenta dépeint-il en musique la démence ? À vous de nous le dire !

■ Ted



# MIA VITA VIOLENTA

DÉCOUVERT PRESQUE PAR HASARD SUR LE CATALOGUE DU LABEL DIGITAL LYONNAIS ATYPEEK MUSIC, LES MIA VITA VIOLENTA M'ONT MIS SUR LE CUL AVEC LEUR MÉLANGE DE POST-ROCK, DE NOISE-ROCK ET DE POST-HARDCORE. FAN INVÉTÉRÉ DE SLINT, LE GROUPE A SORTI L'ANNÉE DERNIÈRE GREY SEAS, UN TROISIÈME EP QUI DESSINE PROGRESSIVEMENT LES CONTOURS DE LA PATTE ARTISTIQUE DE CE QUATUOR QUI MÉRITE QU'ON S'ATTARDE SUR LUI. À COMMENCER PAR CETTE INTERVIEW.

## On va commencer par le début, comment vous-êtes vous rencontrés ?

Hugo (basse et chant) : En deux temps. Car le groupe existait avant la formation actuelle avec le noyau formé par Coco et Romain.

Romain (guitare et chant) : Oui, on a débuté vers la fin 2012, début 2013 on va dire, en trio avec Charlie qui faisait la basse et le chant.

Corentin (batterie) : Et qui était le leader du groupe.

Romain : Voilà, et il est parti en Australie vers 2014 je crois, en tout cas, deux ans après la création du groupe. On a donc cherché des musiciens.

Corentin : Avant ça, on a joué les deux ensemble. On a pensé qu'on pouvait tenir un groupe à deux, et finalement, on s'est rendu compte que non (rires).

Romain : Ça a tenu quelques mois en duo, c'est vrai.

C'était la mode de jouer à deux à une époque.

Romain : Ouais, pas faux, on a fait juste un concert comme ça.

Hugo : Je me souviens, j'avais fait l'audition le même jour que Paul. Je débarque à la cool à la Baleine (NDR : lieu de répétition du groupe à Pantin), on joue un coup, les mecs me disent à la fin que c'est nickel mais qu'ils vont auditionner d'autres personnes après moi. Je me suis dit «Ah, les enfoirés !». Du coup, j'ai fait la connaissance de Paul qui était un gars timide à l'époque. Au final, on se retrouve les quatre dans le même groupe, et entre la période avant notre arrivée avec un guitare-batterie et celle d'après avec une gratte, une basse et deux chants en plus, c'est carrément le grand écart !

Corentin : Pour en revenir à ta question, on s'est rencontré par Internet, sauf Charlie et Romain qui sont des potes de lycée. Ils ont commencé par me recruter via Audiofanzine ou Zikinf, je me rappelle plus.

Paul (guitare et chant) : Oui, comme nous.

## Et les deux premiers EPs, c'était avec quelle formation ?

Romain : La première formule, le trio avec Coco et Charlie. Et Grey seas, c'est nous quatre.

## Le nom du groupe fait référence à un album de Blonde Redhead, c'est celui que vous préférez ?

Romain : Pas forcément, non.

Corentin : C'est le nom de cet album en particulier qui nous a inspiré à ce moment là. On a mis un an à trouver le nom du groupe, jusqu'à s'embrouiller entre nous. À l'époque, Blonde Redhead était la seule formation qui nous rassemblait vraiment tous, c'était un coup de cœur partagé. La mia vita violenta fait partie des meilleurs albums du groupe selon nous car on est plutôt fans de la première période. Mais tout ça a bien évolué car quand Paul et Hugo sont arrivés, ils n'étaient pas très connaisseurs.

Paul : Si, quand même !

Hugo : C'est vrai pour moi, mais je ne suis pas certain que le groupe tel qu'il l'est actuellement s'inspire vraiment de Blonde Redhead en terme de son.

Corentin : Ça dépend pour qui.

Romain : Je trouve que ça reste quand même une influence pour le groupe.

Corentin : On a des influences très différentes les uns des autres,

Hugo : Mais au final on se retrouve sur quand même pas mal de choses, c'est pour ça que ça fonctionne entre nous.

## Puisqu'on parle d'influences, allons-y alors, vous vous retrouvez tous sur quels artistes ?

Hugo : Slint !

Corentin : Oui, Slint fait l'unanimité. Mais les différents goûts de chacun font aussi la richesse du groupe. Ça peut créer des conflits entre nous car ce n'est pas facile de mêler les horizons différents de chacun.

Hugo : Disons plutôt que ça rend les choses moins simples.

Romain : Mais ça créer de nouvelles choses

aussi.

Hugo : Les influences de Slint peuvent apparaître a posteriori, parce qu'au final quand on travaille sur de nouveaux morceaux, je ne crois pas qu'on se disent d'une manière très précise qu'on veut se positionner dans ce style. C'est d'ailleurs tout le travail que nous sommes en train d'effectuer pour le nouvel album, on ne se pose pas la question de savoir ce qu'on veut faire comme son ou comme style. On a en tête des orientations un peu plus globales qu'on veut insuffler aux nouvelles compositions mais après, les influences évoluent aussi, on va écouter et se faire écouter de nouveaux disques entre nous.

Romain : On s'auto-influence.

Corentin : Ouais, et ça commence à devenir progressivement une patte, on se dit «Tiens, ça c'est du Mia Vita Violenta» et pas du Slint ou je ne sais quoi.

Paul : Le but n'est pas de faire de la musique dans l'esprit d'un autre groupe.

Hugo : Ça se construit assez progressivement, dans la mesure où quand on commence à travailler sur un nouveau morceau, on peut prendre le contre-pied de ce qui était prévu initialement dans la compo. Jusqu'à très récemment, c'était Romain qui venait avec des idées de compos élaborées avec des lignes de basses et des patterns de batterie, et en répète on peut prendre un sens radicalement opposé à l'idée proposée initialement ou en tout cas retravailler en profondeur l'idée.

Corentin : Paul fait maintenant la même chose, moi aussi, j'ai proposé des rythmes que je bosse avec Hugo de façon à ce que ça arrive différemment. Maintenant, on en est tous capable.

**Tu veux dire que vous bosser parfois en binôme ?**

Romain : Ouais, des fois les guitaristes bossent juste ensemble, des fois c'est la rythmique.

Hugo : Au début, c'était nécessaire parce qu'on préparait l'EP. On pouvait isoler soit le chant, soit la partie basse-batterie, tout ça nous aidait à identifier les leviers sur lesquels fallait qu'on travaille pour être prêt. Progressivement, cela s'est imposé car ça nous aide à mieux composer nos parties sans être influencé par d'autres instruments. Pour la basse, des fois, tu vas avoir tendance à repiquer spontanément la ligne de guitare.

Corentin : Tu peux pas savoir à quel point cette méthode «basse-batterie isolé» nous a fait progresser, on en a tellement chié à faire le set en entier juste Hugo et moi. Sans repère de guitare, ça devenait vraiment compliqué mais ça sonnait propre.

**Vous avez enregistré votre dernier EP avec Camille Jamain à La Ferme Électrique. Comment étaient les conditions là bas ? Tout était prêt avant d'enregistrer ?**

Romain : Oui, on était prêt en arrivant là bas.

Corentin : Avec des doutes, malgré tout.

Romain : Quelques petites zones de flou, je te l'accorde.

Hugo : C'est même mieux que ça, au départ on avait commencé à se dire qu'on allait enregistrer en mode budget ultra serré et en do it yourself. On avait commencé à sortir les multi-pistes bas de gamme pour enregistrer d'abord la batterie et après la basse et ainsi de suite, et puis on s'est vite rendu compte que le travail était titanesque pour un résultat qui au final ne nous aurait pas plu. Toutes les compos étaient prêtes, on les avait toutes bien travaillées avant d'aller en studio de façon à optimiser les sessions d'enregistrement qui correspondait à des prises en live tous ensemble.

Paul : Ça faisait déjà un an qu'on les bossait.

**Comment s'est opéré le travail entre les deux guitares ?**

Paul : Il n'y a pas de guitare rythmique et de guitare lead chez Mia Vita Violenta.

Romain : Oui, ça c'est déjà un premier point à ce sujet. On n'a pas de rôle défini. L'idée générale c'est la complémentarité entre les guitares. L'une essaie toujours de tisser un truc autour de l'autre. Parfois, Paul fait des mélodies l'un de mes riffs rythmiques ou inversement, on tend à jouer sur des textures proches.

Paul : On fait des arpèges qui s'entremêlent, je pratique pas mal les effets aussi.

Hugo : C'est vrai que tu fais pas mal dans l'ambient par moments.

Corentin : Toi Romain, je trouve que tu as un jeu très droit, qui va au cœur de la musique.

Romain : C'est vrai qu'on n'a pas forcément des styles de jeu de guitare similaires. Je cherche le jeu clair, sobre, droit, quelque chose d'assez simple pour schématiser même si rythmiquement c'est complexe.

Hugo : Ouais, donc en gros si je te suis, le jeu de Paul est fouillis (rires)

Romain : Non, mais Paul c'est plus les mélodies.

**C'est lequel de vous deux qui fait le drone sur «Expand» ?**

Hugo : C'est nous trois en fait, les deux guitares et la basse.

**Est-ce qu'il y a une réflexion sur la place du chant sur les morceaux ? Car je trouve que vous laissez pas mal d'espace aux instruments.**

Romain : Oui, généralement on sait où le chant va se placer.



Hugo : On sait où on veut qu'il y en ait, mais aussi là où ce n'est pas nécessaire.

Corentin : C'est marrant parce qu'hier, quand on bossait les nouveaux morceaux, on parlait du chant sur un titre et j'ai commencé à fredonner un truc qu'on pensait poser à un moment précis et tu pensais la même chose que moi. Comme si c'était évident.

Romain : Mais je crois qu'on commence vraiment à se retrouver, à être sur la même longueur d'onde au fil du temps. On sait quand ça doit respirer ou pas ou quand il doit y avoir une voix.

Hugo : Et surtout, ça apparaît plus tôt dans les compositions par rapport à ce qu'il y avait avant. Typiquement pour «Bipola», pendant très longtemps elle n'avait pas de chant, et Paul en a mis pendant son enregistrement. C'est l'un des seuls ajouts majeurs qu'on a effectué.

Paul : Oui, ce n'était pas du tout prévu.

Hugo : Maintenant, le process du chant s'effectue plus en amont. Sur l'un de nos nouveaux morceaux, «Forward», le chant a été mis pratiquement dès le début et on a su le placer aisément, alors que pour l'EP, c'est venu plus tardivement.

Corentin : Hugo, ça me fait penser que tu devrais chanter beaucoup plus. D'ailleurs, j'aimerais bien qu'à l'avenir on chante tous les quatre.

Hugo : Un peu comme les Beatles, quoi.

Corentin : Pas tout le temps pour moi car mes parties de batteries sont compliquées, mais il y a des passages où je peux en profiter pour chanter.

### **Le choix du portrait de Camille Claudel sur la pochette, j'imagine que ce n'est pas un hasard ?**

Hugo : On voulait un visage mélangeant celui de Corentin et d'Audrey Tautou (rires). On s'est dit que ça marcherait bien.

Romain : Je suis tombé sur cette photo, et je ne sais pas pourquoi, il m'a marqué. J'ai vu ce visage assez doux et j'ai eu immédiatement l'artwork en tête avec ses nuances de gris et cette barre rouge vive qui pourrait être de l'encre ou une trace de sang. Ça faisait écho à notre musique je trouve, ça fonctionne bien.

Corentin : En tout cas, ça n'a rien à voir avec la vie de Camille Claudel.

Voilà, personnellement je pensais que cela avait une signification avec sa vie justement, un peu chaotique, elle a eu une longue fin de vie tragique en asile car elle était atteinte de démence paranoïde.

Romain : Inconsciemment peut-être, parce que je connaissais aussi un peu l'histoire de cette artiste. Il y a un peu de folie dans Mia Vita Violenta.

Corentin : Et de violence !

### **Ça fait presque un an que le disque est sorti, combien de concerts à votre actif depuis cette période ?**

Hugo : Houla, faut que je ressorte le dossier.

Paul : Pas assez !

Romain : Je dirais une dizaine.

Corentin : Ça fait très peu mais on a eu de belles dates, notamment au Bus Palladium à Paris, et puis en dehors aussi.



Romain : On a joué à Lyon, ouais.

Corentin : Il faut qu'on joue plus c'est certain, on vise à mieux s'organiser pour l'avenir avec une préférence pour le qualitatif. On traîne dans ce réseau du rock-indé depuis longtemps et on commence à en être fatigué. On s'use à jouer dans des plans souvent mal gérés, on préfère faire des belles dates bien organisées plutôt que de jouer un peu partout.

Paul : Surtout à Paris en fait, ça sert à rien de jouer tous les deux mois ici.

Hugo : Oui, et puis c'est aussi perturbant dans la manière de travailler parce qu'on se retrouvait souvent à avoir des dates de concerts assez cools comme au Supersonic ou au Bus Palladium, ce qui fait qu'on passait du temps à bosser le set et pendant ce temps là ça cassait le rythme de composition. On n'était jamais prêt pour proposer à temps de nouveaux titres au public. À la sortie de Grey seas, on s'est focalisé sur la recherche de plusieurs dates, c'est seulement maintenant qu'on cherche à organiser une tournée.

**Il faut surtout que le nom et l'album tourne. Et le groupe aussi ! Vous êtes distribué ?**

Corentin : Au moins numériquement par Atypeek Music, c'est déjà chouette.

Hugo : On est diffusé sur les principales plateformes numériques comme Spotify, Deezer ou Apple.

Corentin : Mais c'est dur aussi en tant que musicien d'être sur tous les plans. Tu dois être toi-même tourneur, manager, chargé de communication, t'occuper de ton matériel, être même ingé-son parfois. Bref, une organisation de malade qui fini à un moment par nous dépasser

Hugo : On a décidé de prendre les choses le plus en amont possible.

Corentin : On a tous une vie à côté mais on y met tout ce qu'on peut, comme on peut. Effectivement, il nous faut plus de méthodologie par rapport au temps qu'on y passe.

Parce que ça représente combien de temps dans vos vies ce groupe ? Par semaine, par exemple ?

Hugo : Une répétition par semaine.

Romain : Plus tous les à-côtés, comme le travail de composition, car on doit apporter des idées régulièrement. En fait, ça dépend des périodes. Des fois, on est à fond, comme cette semaine.

Hugo : Ouais, cette semaine, vous avez bossé quatre jours avec Paul, et nous deux.

**Vous m'avez dit que vous étiez sur de nouveaux morceaux. Vers quelle direction vont-ils ? On est sur la continuité de Grey seas ?**

Paul : Ça reste dans la même veine, forcément.

Romain : On n'est pas encore passé à l'électro.

Corentin : Ça pourra jamais être totalement la même chose car on a une palette qui est très large chez nous, c'est très alternatif, ça passe par plein de choses, plein de type de mélodies et de rythmes. On sait ce qui a marché sur notre dernier EP, ce qui nous a plu, c'est un processus de composition qui va être un peu similaire, on va garder notre singularité.

Hugo : Oui, parce qu'on sait aussi ce qui sonne mieux plus «classique» dans notre EP, et qu'on veut éviter à l'avenir. Typiquement, les arpèges en introduction, il y en a trop ! Faut faire évoluer ça.

Corentin : Ouais, qu'on soit pas trop connoté.

On ne veut pas être un groupe de math-rock, de post-rock ou de hardcore.

Ouais, ce serait bien d'avoir des retours du public, il aurait beaucoup de choses à vous dire.

Corentin : Mais, on a eu de bons retours, des chroniques majoritairement positives de la presse aussi. Malgré le fait qu'on ne soit pas trop actifs, il y a des gens qui sont venus nous chercher pour jouer dans de bonnes conditions. En vérité, on a jamais eu trop à chercher nous-mêmes nos concerts, on s'est associé avec nos amis lyonnais de Tombouctou, on les adore. Le feeling a été super, on a bien été reçus, on nous a même proposé de rejouer. Y'a une nana de Dijon qui gère l'association Last Disorder qui nous a invité à jouer également. Tout ça nous donne envie de continuer franchement.

Romain : J'ai senti qu'avec ce disque là, on avait vraiment passé un cap. On s'est donné les moyens, on a beaucoup bossé non sans stress et autres prises de tête, on a trouvé la bonne personne pour formaliser et mettre en boîtes ces titres. Le résultat est à la hauteur de ce qu'on voulait. Et je pense que ce qui nous arrive est le résultat de tout ça.

Hugo : Tu peux avoir un groupe qui a fait un super album, très bien travaillé et produit, et tu te rends compte qu'en live, c'est pas la même. Et malgré la complexité de la musique, nous sommes arrivés à avoir un résultat en live qui se rapproche de notre disque. Ça, c'est chouette.

Corentin : Oui, parce qu'il faut signaler que Grey seas a été enregistré live tous ensemble avec l'énergie qui va avec, donc c'est surtout grâce à ça que nos concerts sont assez proches du son du disque.

**D'ailleurs, ça m'évoque vos clips de «Rise» et «Grey seas» qui sont 100% live pour le coup.**

Hugo : Oui, les clips ont été d'ailleurs tournés bien avant la sortie du disque. On a fait quelques edits, notamment les voix qui ont été refaites à part.

Corentin : Si on refaisait ces titres là maintenant dans les mêmes conditions, on ne referait plus d'edit je pense. Cet enregistrement avec Camille, ça nous a poussé dans nos retranchements. Moi, je détestais le clic.

Hugo : Ouais, parce que comme on enregistrerait en live, les morceaux étaient découpés par parties. On faisait plusieurs prises de chacune d'elles, et le clic permettait de recoller les parties entre elles pour avoir au final quelque chose de stable. Au départ, on a essayé de jouer les morceaux de A à Z sans clic.

Paul : Ouais mais c'était trop compliqué de rester tous ensemble parfaitement du début à la fin.

**Et la prochaine étape, c'est bien l'album ? Fini les EPs ?**

Hugo : Oui, on prépare un album, c'est déjà en cours. Le fait d'avoir bossé sur l'EP va nous aider à bien préparer l'album.

Paul : Clairement, on est mieux préparé, on ne refera pas certaines erreurs.

Hugo : Voilà, et on s'est dit que si on a mis autant de temps pour faire autant de morceaux, soit on mettra plus de jours pour plus de morceaux, soit on viendra encore plus préparé avec des choses qu'on avait pas auparavant anticipé et qui du coup le seront pour le prochain disque. Grey seas était l'expérience nécessaire pour pouvoir faire progresser Mia Vita Violenta.

**Du coup, pour gagner du temps aussi, c'est plus judicieux de retravailler avec Camille ?**

Corentin : Ah oui, c'est ce qui est prévu.

Hugo : S'il est d'accord ! (rires)

Romain : On l'a saoulé, et ça a été éprouvant pour nous tous.

Corentin : Il est sadique, il aime bien ça.

Paul : Il y a des moments pendant les sessions où je me dis qu'heureusement qu'il était là quand il sentait que la tension commençait à monter. Il a pris les choses en main.

Hugo : Il est très pro à tout niveaux.

Corentin : Quand le boulot a été terminé, il était très content du résultat et l'un de ses potes ingé-son m'a dit que c'était la meilleure production qu'il ait faite. Je peux te dire que ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

**Et il y a une visibilité sur la date de sortie de l'album ?**

Romain : Non, pas encore de deadline. C'est encore trop tôt.

Hugo : Je pense qu'on va faire un retroplanning à partir d'une tournée. En tout cas, ce qu'on imagine, c'est de prévoir une tournée bien à l'avance et de planifier une sortie juste avant de commencer pour pouvoir défendre l'album à ce moment là. Plutôt que de se retrouver avec un album terminé et de galérer à chercher des dates pendant six mois.

Romain : Avant de fixer des dates, j'aimerais qu'on compose un ensemble cohérent, faire un truc qui se tient sur la longueur, parce que là on va être sur un format un peu plus long que l'EP. Ça demande un peu plus de travail, même si notre EP était quand même à la limite de l'album. Et puis, ce qui serait bien c'est de trouver à cette occasion un label qui nous aide un peu niveau frais et un tourneur.

**Merci à Coco et aux Mia Vita Violenta.**

■ Ted

Photos (sauf p.36) : Guillaume Vincent/SPN

# MIEGEVILLE

Longue distance (Believe Music)



Le nom de Miegerville est assez courant dans la région de Toulouse, ailleurs il est associé au prénom Matthieu et évoque un artiste sympathique, touche à tout et qui fourmille d'idées. Des idées qu'il a toujours, jusqu'alors, voulu partager avec d'autres pour les sublimer autant que pour ne pas attirer toute la lumière à lui. Son travail, son imagination, son énergie ont déjà servi la folie de Psykup, l'intensité de My Own Private Alaska, la douceur d'Agora Fidelio, les mélanges de Cancel The Apocalypse, les écrits de Terre Neuve Collective ou la sensibilité de The Black Painters (et je ne liste pas toutes les fois où il a rencontré d'autres groupes en studio comme Hypno5e ou Ending Satellites) mais jamais il n'avait voulu vraiment avancer seul face aux projecteurs. Travestissant souvent son prénom en une marque de chocolat (MilKa c'est lui aussi), il l'oublie pour ce nouveau projet pour ne pas se présenter comme un «chanteur» mais parce que Miegerville ça sonne bien aussi pour un groupe. D'ailleurs il n'est pas seul dans cette aventure puisqu'il a embarqué avec lui Arnaud (guitariste rencontré pour monter Cancel The Apocalypse), Stéphane (électro-arrangeur connu pour différents projets dont Hello Bye Bye, Mouloud, Mobil Session Team...) et même son vieux pote Jouch (qui joue au sein de Naïve et réalise ici

l'artwork). Plus qu'un «simple» projet solo, Miegerville est donc une bande de potes réunie autour d'un grand bonhomme. L'histoire commence avec un EP 5 titres intitulé Longue distance, elle se poursuivra avec un livre («Là où convergent les points cardinaux») et un album (EstOuest).

«Bonjour je suis mort», c'est par ce titre et ces mots que Miegerville noue le contact, effectivement, la distance doit être longue si elle sépare deux mondes... C'est bien celui des vivants que nous conte un Matthieu en mal d'amour, de fraternité et d'attention. La petite guitare, les mélodies délicates et ce phrasé rappelle immédiatement Agora Fidelio et ce n'est pas pour me déplaire. Le rythme sourd s'oppose à la luminosité des parties électroniques mais avant de les remarquer, il faudra réussir à se détacher de la voix de MilKa, ultra captivante, elle nous unit «Ensemble dans le vent» et tout au long des cinq pistes, pour un peu il faudrait aller lire l'avis de non francophones pour mieux découvrir si cette capacité à nous ensorceler est due aux textes ou aux harmonies... Avec «Volga», pour moi, ce sont les mots qui ont le plus de force, les illusions (le mélodrame) de cette route qui nous mène au bord du fleuve doit permettre de trouver de la force pour se redresser et affronter le futur. Un avenir qui semble radieux après «La fin des combats», insouciant, le poète prêche la passion plus que l'opposition sans que l'on sache s'il est désabusé par la défaite ou libéré par la séparation. Le dernier morceau (oui, il n'y en a que cinq) est bien plus explicite, «10 heures 17», c'est l'heure à laquelle se déclenche un éclair qui va faire exploser quelques secondes plus tard près de 300 tonnes de nitrate d'ammonium rasant l'usine AZote Fertilisants et secouant Toulouse. Là encore le texte est ciselé et mérite que tu t'y attardes pour te replonger dans l'atmosphère de septembre 2001...

Parcours sans faute pour Miegerville qui peut se regarder dans le miroir ou dans l'œil de l'appareil photo sans rougir et en étant fier de son œuvre.

■ Oli

TAF ET BOOMERANG PRESENTENT :

# WEEK-END SAUVAGE #11

MONTPELLIER - SECRET PLACE A 19.00

VENDREDI 7 DECEMBRE

+ LES SALES MAJESTES  
PUNK ROCK - PARIS

+ CHARGE 69 + BANANE METALIK  
PUNK ROCK - METZ GORE AND ROLL - RENNES

+ BRASSEN 'S NOT DEAD

+ KURT  
PUNK - TOULOUSE

+ DJ  
MOMO DISAGREE

SAMEDI 8 DECEMBRE

+ LES RATS  
PUNK ROCK - PARIS

+ WASHINGTON

DEAD CATS

PUNKABILLY OTWDCAPP - WASHINGTON SUR MARNE

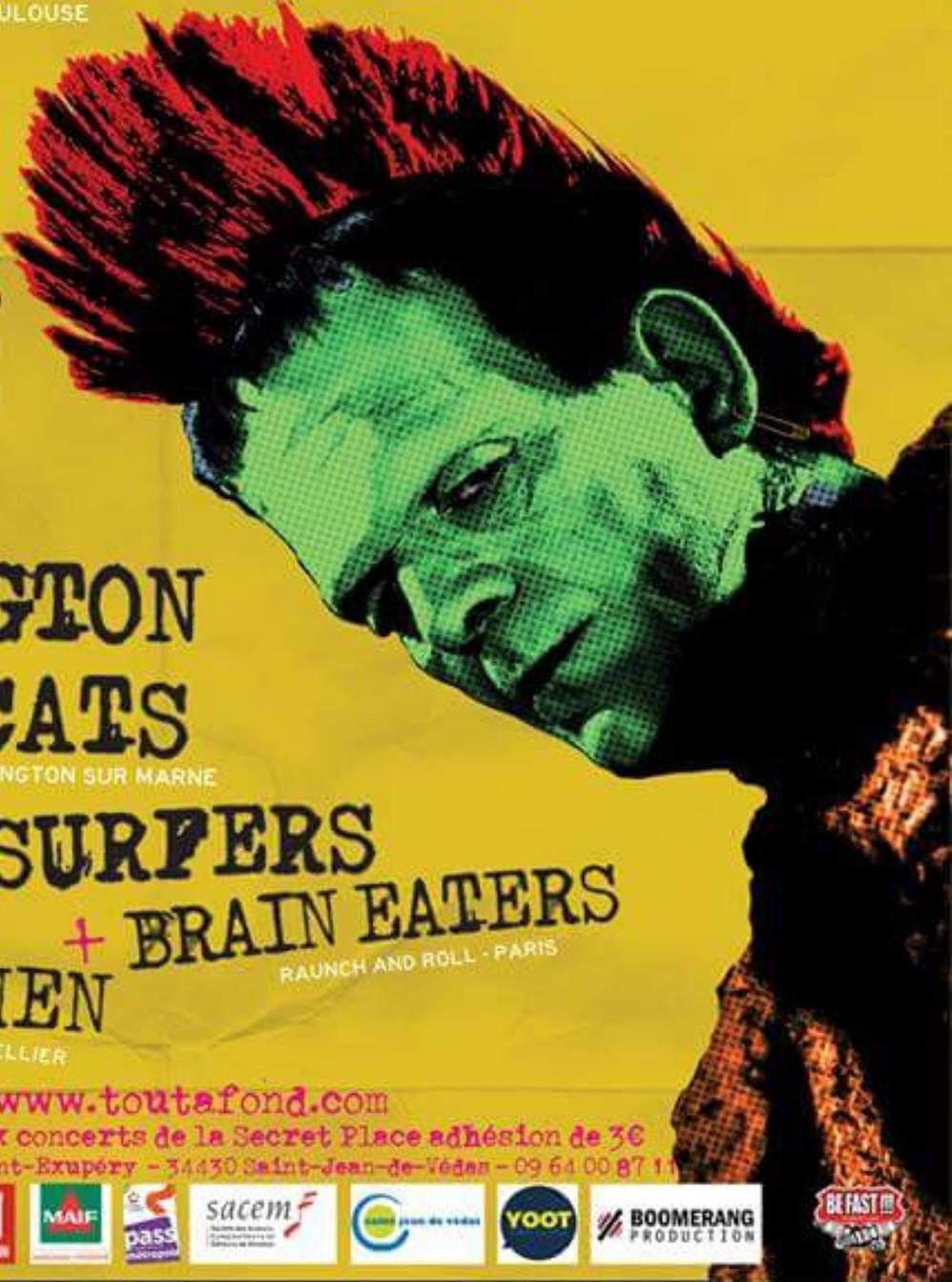
+ PALAVAS SURPERS  
GARAGE - MONTPELLIER

+ BRAIN EATERS  
RAUNCH AND ROLL - PARIS

+ DJ + EASYMEN  
MOMO DISAGREE PUNKABILLY - MONTPELLIER

[www.toutafond.com](http://www.toutafond.com)

\* Pour accéder aux concerts de la Secret Place adhésion de 3€  
secret place - 25 Rue Saint-Exupéry - 34430 Saint-Jean-de-Védas - 09 64 00 87 11



# SHUFFLE

#WontTheyFade? (Klonosphère)



Voilà (déjà) 3 ans, Upon the hill nous avait tapé dans l'oreille, les Manceaux de Shuffle ont pas mal tourné depuis et au moment de composer de nouveau se sont certainement servis de cette énergie prise (et donnée) lors des concerts pour orienter leur musique vers davantage de sons bruts et métalliques. Leur rock alternatif burné et groovy a quelque peu muté pour davantage se rapprocher d'un (néo) métal très ouvert blindé de mélodies. Le ton est donné dès «Spoil the ground», c'est lourd, bien charpenté, harmonieux et les arrangements emballent le tout, au final, ce premier titre est un des meilleurs morceaux de #WontTheyFade?. Plus marqués par les rythmes et des ambiances oscillant entre Rage Against The Machine (les hachures) et Incubus (les déliés), «Switch to the otherside» et «Paranoia of the soul» donnent un côté californien aux Sarthois qui ne tombent jamais dans la facilité. Ils cherchent constamment à construire quelque chose de cohérent et si le chant clair aide beaucoup à homogénéiser l'ensemble («Checkmate fool» très Stereotypical Working Class ou «Wintertide» très pur), il faut signaler l'énorme boulot réalisé sur les parties instrumentales. Quand elles frappent fort, elles apportent leur puissance, quand elles s'assagissent, elles montrent une autre force, celle de nous emmener avec elles dans ce vaste univers minéral bleuté («Oh, glop d'éternitat» totalement instrumental mais aussi «Behind ur screen» ou

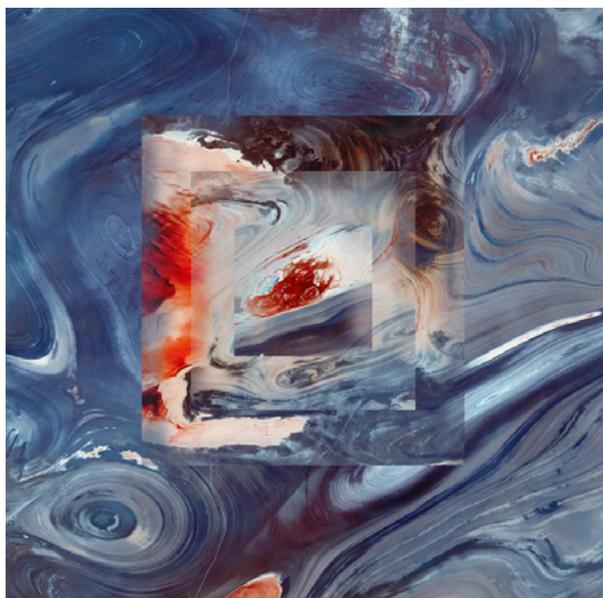
«Virtual hero»). À la croisée de biens des chemins, les Shuffle poursuivent leur mélange réussissant un amalgame peu évident avec talent.

Par ailleurs, je profite de cet article pour digresser sur une des limites du crowdfunding parce que ça ne fonctionne pas toujours aussi bien qu'espéré... Si l'album est enregistré, sa date de sortie annoncée et que l'argent récolté va essentiellement vers des trucs qui n'intéressent pas forcément l'amateur du groupe, ce n'est pas certain que ça marche. La réalisation d'un clip, la promotion, le pressage de vinyles, l'édition de T-Shirts... c'est du «bonus» pour un groupe, ce n'est pas vital pour faire de la musique et d'un point de vue tout à fait personnel (et qui n'engage donc que moi) je me sens moins prêt à aider le groupe dans ce genre de démarche en achetant l'album «avant» plutôt qu'à le soutenir (opération couronnée de succès avec la souscription pour leur premier LP) en lui permettant d'aller dans un bon studio, avoir une bonne production et sortir un skeud qui me plaise puisque c'est avant tout le disque avec qui j'aurais le plus de contact. Si en plus de ça, on me présente déjà deux clips soignés (ici «Switch to the otherside» et «Faded chalk lines») issus de l'opus à paraître, je m'interroge sur le sens des priorités des gars, même si c'est avec ce genre de vidéos qu'on peut franchir des étapes, il ne faut pas chercher à les brûler... Au risque de rapidement s'effacer de la mémoire collective ? Tout ce que je ne leur souhaite pas.

■ Oli

# BLACK PEAKS

**All that divides** (Rise Records)



Il y a parfois une espèce d'arrogance chez certains groupes anglais, qui pensent que le monde entier ne s'abreuve que du rock rosibif, tout ça parce qu'il y a plus de 50 ans, 4 types de Liverpool, coiffés comme Mireille Mathieu, arrivaient à remplir les stades du monde entier. Ce genre de formations qui jouent les rocks stars à peine sorti leur premier album, à celui qui aura le plus gros melon plutôt que le meilleur son. Alors, je schématise un peu, mais bon. A contrario, c'est avec beaucoup d'humilité que Black Peaks, quatuor de Brighton, remercie dans le livret de son deuxième LP, pêle-mêle Deftones, A Perfect Circle, System Of A Down, Mastodon et autres pointures de la musique électrique qui fait du bien. Des remerciements pour les avoir accueillis sur leurs tournées respectives et «pour leur avoir montré la voie». Et pourtant, au regard de la qualité sonore de *All that divides*, les Black Peaks méritent largement l'adoubement (ou chevaliérisation...) par leurs pairs, et pourraient prétendre eux aussi faire partie du haut du panier.

Deux ans après le déjà très bon *Statues*, *All that divides* rempile donc dans le bon goût avec 11 tracks de rock progressif dans la mouvance des groupes cités plus haut. Chaque titre est construit avec inventivité, alternant coups de butoir bien lourds et passages plus mélodiques et léger (un grand courant sinusoidal, entre montées et descentes). Il y

a du taf sur cet album et ça se ressent, car Black Peaks n'a pas voulu s'épancher dans la facilité et pondre un album formaté. Quand celui-ci commence par un «Can't sleep» ultra puissant emmené par un gros riff bien épais et un chant alternant voix claire, gutturale, hurlée, on pense être partis pour se faire décoller la pulpe sur une heure. Mais la suivante, «Midnight sun», change de tempo en milieu de piste pour un finish plus étiré. On peut aussi tomber sur «Aether», plus aérien, et tout aussi inventif. Et même quand débute «Across the great divide», et qu'on se dit qu'ils n'ont pas résisté à nous servir la ballade modèle US, avec arpèges de guitare et chant moelleux, ben tu te prends un joli kick dans le joufflu avec une deuxième partie improbable au bout de 2 minutes. Cette bande son instrumentalement complexe et aboutie, est magnifiée par l'interprétation du chanteur Will Gardner, qui a le talent de savoir alterner chant mélodique, voix puissante et growl bien gras, avec une aisance qui laisse transpirer une réelle sincérité. Une sincérité d'autant plus appréciable que les thèmes abordés traitent de montée des extrêmes, mouvements populistes, inhumanité envers les migrants, ou autres ressentiments personnels liés à notre époque, ...d'où sûrement le titre : *All that divides*. Mais ce qui peut nous rassembler, c'est la musique, et Black Peaks vient de sortir un album fédérateur, prompt à remplir les salles de concerts, ...et espérons les stades.

■ Eric



# FRANK TURNER

RÉALISER CETTE INTERVIEW N'A PAS ÉTÉ DE TOUT REPOS. NON PAS PAR MANQUE D'INSPIRATION (CAR NOUS AVIONS BEAUCOUP DE CHOSES À LUI DEMANDER), MAIS BIEN PAR CE QU'ON A FAILLI ABANDONNER APRÈS AVOIR SOLlicitÉ, SANS RÉSULTAT PROBANT, L'ANCIEN ATTACHÉ DE PRESSE FRANÇAIS, L'ANCIEN TOURNEUR FRANÇAIS, UN CONTACT ANGLAIS, UN TYPE DE LA MAISON DE DISQUES EN ALLEMAGNE ET UN ARTISTE AYANT PARTAGÉ UNE TOURNÉE L'AN PASSÉ. SI ON AVAIT SU QU'EN ENVOYANT UN MAIL À UNE ADRESSE DE CONTACT SUR SON SITE INTERNET, FRANK TURNER AURAIT VALIDÉ EN DEUX TEMPS TROIS MOUVEMENTS L'INTERVIEW, ON AURAIT GAGNÉ DU TEMPS ! DIY, QUAND TU NOUS TIENS. DU DIY, IL EN EST QUESTION (ET PAS QUE.) DANS CET ÉCHANGE INSTRUCTIF. MAGNÉTO SERGE !

**Est-il exact de dire que *Be more kind* est un album plus accessible pour le grand public que ses précédents, et paradoxalement plus compliqué à appréhender pour les fans des deux disques précédents ?**

Je n'y réfléchis pas en ces termes, du moins j'essaie de ne pas le faire. Je pense que ce serait affreux de penser à ça quand on essaye de faire un disque. J'essaie juste de faire la musique qui me plaît. L'une des choses auxquelles je me suis intéressé en faisant ce disque, et auxquelles j'ai beaucoup réfléchi, c'est le rythme, la danse, ce genre de choses. J'ai un peu fait le DJ dans des clubs, récemment, et j'ai observé les chansons qui attirent les gens dans les clubs, ce sont beaucoup de rythmes 4/4, ce genre de choses. J'ai essayé d'en tenir compte mais à aucun moment, je ne me suis dit «je vais écrire un disque qui va plaire à ces gens-ci mais qui ne plaira pas à ceux-là». Je m'en fous. Du moins, je m'en soucie après coup mais quand on écrit un album il ne faut pas y accorder d'importance.

C'est juste une conséquence alors ?

Oui ! Les gens utilisent beaucoup le terme de «vendu» et ils ne savent pas ce que ça veut dire la plupart du temps mais ce serait ça, pour moi, être un vendu. Je pense qu'on doit juste faire un album qui nous plaît.

***Be more kind* est le premier album qui est suivi d'une véritable tournée mondiale, avec des dates annoncées au printemps dernier dans le monde entier. Considères-tu que tu es au point culminant de ta carrière ?**

(Rires) La seule vraie différence, c'est que cette

fois-ci, nous avons annoncé la tournée complète longtemps à l'avance. On a trouvé que c'était une super idée à certains niveaux, mais c'était aussi beaucoup, beaucoup de stress au moment de l'annonce. On a annoncé quelque 120 concerts en une journée et tous mes réseaux sociaux et ma boîte de réception ont explosé. En fait, ça fait longtemps qu'on fait des tournées mondiales, mais en plusieurs fois.

C'est difficile de dire quel serait le point culminant de ma carrière. J'aimerais penser que j'en suis au milieu, pas que j'approche de la fin. J'ai encore beaucoup de choses à dire, beaucoup d'idées. Mais qui sait ? Peut-être que tout le monde détestera ma prochaine production et que ce sera la fin.

**Quel serait le prochain cap à franchir ?**

Je ne sais pas. Une fois de plus, ce n'est pas quelque chose que je maîtrise, c'est le genre de choses dont on ne se rend compte qu'après coup. Nous avons joué au Red Rocks cet été, c'était cool d'y avoir notre propre concert. Lost Evenings (ndlr : un festival sur quatre soirs autour de Frank Turner avec, chaque soir, un set différent et des invités) est vraiment en train de prendre forme, ça aussi c'est très cool ! C'est vraiment difficile à dire... je ne sais pas, on verra !

***Be more kind* est référencé par les médias comme un album «politique», notamment avec les textes de «1933». N'est-ce pas plutôt un album sur le monde qui ne tourne pas rond ?**

Oui ! Enfin, ça pourrait être les deux. Mon intention, qui peut sembler paradoxale, était d'essayer d'écrire un album politique mais non partisan. Je ne voulais pas prendre parti, parce que ce n'est pas un



album qui porte sur le contenu de nos désaccords, mais plutôt sur la manière de gérer ces désaccords. C'est un vrai problème. Bien sûr que j'ai mes opinions, que je choisis mon camp et que j'ai des arguments, etc. Mais je m'inquiète vraiment du fait que plus personne ne semble s'intéresser au fait de comprendre ses opposants ou juste d'essayer de les convaincre de rejoindre leur camp. Les gens se contentent de traiter les autres de connards de la manière la plus drôle possible en 140 caractères. Je trouve que c'est vraiment pourri comme manière de gérer les désaccords, et même dangereux. Parce que ça veut dire qu'on est juste cruels, les uns envers les autres. Et ce que l'on fait avec des mots, on pourrait aussi bien le faire en ayant recours à la violence. Tu peux me traiter d'hippie si tu veux, mais je choisis les mots.

**Justement. J'ai «révisé» mon Be more kind cette semaine avant de venir [il rit] et il y a une chose qui m'a frappée : je m'attendais à un album plein de rage et de colère en lisant les premières rumeurs sur l'album, et finalement je suis d'une humeur de Bisounours [là, il est mort de rire] à la fin du disque, à chaque fois que je l'écoute. Comment tu fais ça ? D'où te vient toute cette énergie positive qui semble intarissable ?**

Je ressens de la rage et de la colère à propos de pas mal de trucs, mais pour ma contribution «à la culture et au débat public», j'avais l'impression qu'il valait mieux que j'aborde ce sujet-là. Rise Against, Anti Flag et d'autres groupes semblables sont meilleurs que moi pour faire des albums énervés. Et je voulais dire quelque chose de légèrement différent. Pour ce qui est de la positivité, c'est marrant parce que pour moi, c'est plutôt un album négatif à plusieurs égards. Je ne suis pas particulièrement optimiste pour le court terme, en ce qui concerne la société et la politique. Mais les commentaires disent que c'est un album positif donc je suppose que ça doit faire partie de mon caractère.

**C'est l'énergie qui est positive.**

Oui, c'est probablement parce que j'ai décidé à un moment que je ne voyais pas l'intérêt de dénoncer, de constater ou de commenter quelque chose en disant que c'est mauvais si la conversation s'arrêtait là. Si c'est mauvais alors faites quelque chose pour y remédier ! Ça fait partie de l'objet de la chanson «1933». Je l'ai appelée «1933», pas «1939» ni «1935», etc... parce que je ne crois pas au caractère inévitable de l'Histoire. S'il y a des parallèles à faire entre ce qu'il se passe aujourd'hui et les années 30 ... et il y en a, mais pas autant que beaucoup de monde semble le croire, alors changeons le cours

des choses pour faire en sorte que ça ne se termine pas de la même façon ! En 1933, il y avait encore largement assez de temps pour faire en sorte que les choses se passent différemment.

**Est-ce toi qui est à l'origine du choix de tes premières parties sur tes tournées ?**

Oui.

**Peux-tu nous parler des groupes présents sur la tournée européenne de cet automne ?**

Je ne voudrais pas donner l'impression que je n'aime pas les autres groupes présents sur la tournée mais ceux d'aujourd'hui font partie de mes préférés.

Xylaroo sont des amis d'amis, ils sont de Londres et je trouve que leur musique folk, à la fois belle et délicate, est vraiment particulière.

Et il y a aussi PUP, qui est actuellement l'un de mes groupes préférés au monde. J'écoute leurs disques en boucle depuis 6 mois ou un an alors je suis super content de les voir tous les jours. C'est cool.

**L'an passé, tu as effectué une tournée française dans des clubs avec notamment Forest Pooky.**

**Pour cette fois-ci, une seule date à Paris. Le disque n'est pas distribué en France. Est-ce un choix ou une contrainte ?**

Non, bien sûr que non, ce n'est pas un choix. Les histoires de labels, c'est compliqué. D'ailleurs, il est distribué en France, seulement il n'est pas bien distribué. C'est une question difficile parce que je ne peux vraiment pas trop parler de mes relations avec mon label. Mais j'ai envie de tourner et de jouer davantage en France. C'est tout ce que je peux te dire, en fait.

**On peut espérer à l'avenir te revoir sur les belles routes de France alors ?**

Je l'espère, oui ! J'adorerais mais c'est une décision qui ne m'appartient pas entièrement.

**Quel est ton meilleur souvenir de concert ? Et le plus mauvais ?**

Tous les concerts ?

**Récemment ?**

C'est seulement le troisième jour de la tournée mais on n'a eu que 10 jours de repos entre la partie précédente et celle-ci. L'année a été difficile. Je savais





qu'elle le serait, et c'était génial en même temps. Dix ans plus tôt, j'aurais trouvé tout ça facile mais là, je morfle un peu.

Hier soir on a joué à Tilburg. On n'avait jamais joué là-bas, il y avait environ 1500 personnes et c'était de la folie. C'est l'un de mes concerts préférés depuis un bon moment, en fait. Donc ça restera un bon souvenir.

Pour les mauvais souvenirs. je suis enrhumé aujourd'hui... J'ai un peu la voix enrouée mais on a un jour de repos demain donc ça ira. Ça fait vingt ans que je fais ça et j'ai appris à gérer les rhumes en tournée mais c'est bien relou. Mais bon, je vais faire avec.

**Après plus de deux mille concerts dans toutes les configurations possibles, et avoir passé beaucoup de temps sur la route ces quinze/vingt dernières années, n'éprouves-tu pas une certaine lassitude à répéter les mêmes gestes, les mêmes automatismes, loin de chez toi ?**

Bonne question. De la lassitude, oui, bien sûr ; on se fatigue dans tous les métiers, n'est-ce pas ? Certains jours, ça ressemble plus à du travail qu'à de l'art, c'est sûr. Mais ce que j'apprécie dans les tournées, c'est que chaque jour on a une nouvelle occasion de se rattraper. Si on foire un concert, si on n'a pas joué à son meilleur niveau, il y a toujours un

lendemain pour recommencer.

En termes de répétition, ça m'inquiète parfois de me dire qu'on a joué plusieurs fois le même type de set, par exemple. Mais c'est parce que j'ai trop le nez dessus. De temps en temps, je regarde ce qu'on a joué six mois plus tôt et ça paraît totalement différent, donc je suis soulagé. En plus, on a joué à Tilburg hier soir, ça doit faire environ cinq heures de route d'ici [on est à Luxembourg], je ne sais pas combien de personnes feront le déplacement. Il y en a quelques-unes qui étaient présentes hier soir et qui seront là ce soir mais pour la plupart des gens de ce soir, ce sera la première fois qu'ils nous verront depuis deux ans. Mais c'est marrant parce que ma fiancée est comédienne, elle fait exactement la même chose chaque soir et personne ne s'en plaint parce que c'est comme ça que ça marche ! Évidemment, un concert, ce n'est pas exactement la même chose qu'une pièce de théâtre mais je pense que ce n'est pas grave de trouver des similitudes d'un soir sur l'autre dans un concert.

**Tu as un secret pour garder de la spontanéité et une certaine fraîcheur soir après soir ?**

On modifie la set-list tous les soirs, pas complètement mais on change l'ordre, chaque soir on joue trois ou quatre chansons qu'on ne joue pas les autres soirs. J'en ai suffisamment pour me le per-

mettre, maintenant. Par exemple, il y aura une, deux, trois, quatre chansons dans le concert de ce soir qu'on n'a pas encore jouées sur cette tournée. Peut-être cinq, même. [Protestation de Ben Lloyd, le guitariste, qui se faisait tout petit tandis qu'il raccommodait sa chemise de l'autre côté de la loge] T'inquiète pas ! Ce sont des chansons que nous avons jouées récemment en Amérique mais qu'on n'a pas encore jouées dans cette partie de la tournée.

**Tu tournes avec la formule «groupe» et également en mode «solo» : j'imagine que tu trouves ton compte dans les deux configurations, mais qu'est ce qui est le plus excitant, le plus fatigant, le plus facile. ?**

C'est cool de ne pas avoir à choisir, mais si tu me mettais un pistolet sur la tempe et que tu me demandais de choisir, je choisirais toujours le groupe parce que je joue certains morceaux en solo au milieu des concerts avec le groupe, comme ça je peux même faire les deux. Mais il y a tellement d'autres raisons, par exemple la palette sonore avec laquelle on travaille est bien plus étendue. Il y a quelque chose de cool dans la simplicité de la configuration «une personne-une guitare» mais le nombre de sonorités qu'on obtient de cette manière est limité. Et aussi, on fête aujourd'hui les dix ans de Matt [Nasir : piano, mandoline] au sein du groupe. Il a fait son premier concert avec nous il y a dix ans aujourd'hui. Donc ça fait longtemps qu'on fait ça et on a traversé beaucoup de choses ensemble. Je pense que je peux le dire, même avec un spectateur au fond de la pièce. [Ben, toujours] Je trouve que sur le plan personnel, on est plutôt bien. Ce que je veux dire, c'est que Million Dead, mon groupe précédent, a duré quatre ans, dont deux années pendant lesquelles on avait envie de s'entretuer. Mais je joue avec Ben, Tarrant et Nigel depuis douze ans maintenant, donc trois fois plus longtemps, et aucun d'entre nous n'a jamais essayé de tuer personne.

**C'est bon signe.**

C'est juste super agréable, en fait ! Quand on arrête de tourner pendant quelques semaines ou quelques mois, c'est un réel plaisir de se retrouver donc ça c'est une bonne chose.

**La quasi intégralité (voire l'intégralité) de tes morceaux sont transposés et joués (et même enregistrés) en version acoustique. En termes de**

**composition, tout part forcément d'une guitare acoustique ? Un morceau joué en formule électrique doit-il nécessairement être transposable en acoustique ?**

Auparavant, oui. J'écrivais tout à l'aide d'une guitare acoustique et je faisais toujours en sorte qu'il existe une version acoustique. Mais au fil du temps, ça a changé. J'ai un paquet de chansons qui n'ont pas commencé comme ça et que j'ai retravaillées ensuite pour en faire une version acoustique après coup. Du point de vue de la créativité, ça peut être très libérateur de ne pas systématiquement commencer à écrire de cette façon, d'écrire sur un piano. Pour l'album *Be more kind*, il y a même des chansons que j'ai commencé à écrire à partir de boucles de batteries, de synthétiseurs, etc. Simplement en adoptant différentes approches sinon à force de faire toujours la même chose, on finit par se répéter. Mais c'est quand même une nécessité, parce que si quelqu'un me demande une chanson lors d'un concert solo, ça craint de lui répondre : «ben en fait, je ne sais pas la jouer quand je suis tout seul.» Parfois, ça demande beaucoup de changements pour pouvoir jouer une chanson en acoustique mais c'est bien d'avoir différentes versions. J'adore avoir plusieurs versions alternatives d'une même chanson, je trouve ça sympa.

**Nombreux sont les artistes venus de la scène punk hardcore à avoir une carrière en mode solo (Chuck Ragan, Kevin Second, Ginger Wildheart) et tu es celui pour lequel ça a le plus marché. Une raison particulière ? Quels sont tes artistes préférés de la scène ?**

Ce n'est pas à moi de dire pourquoi j'ai du succès. Je pense que ce serait dangereux pour moi, d'y réfléchir un peu trop longtemps. Je risquerais d'être aspiré par mon propre nombril et ce serait très mauvais. J'essaie juste de faire mon taff. Je pense que tout le monde sait que le succès commercial et la valeur artistique sont deux choses différentes.

Dans cette catégorie, je peux citer parmi mes préférés comme auteurs-compositeurs et sur le plan personnel Chuck Ragan, Tim Barry, Ginger, John K. Samson des Weakerthans même si on peut dire que les Weakerthans était déjà son groupe de toute façon. Il y a beaucoup de bonne musique, là. En particulier, Chuck et Tim. Ils m'ont emmené en tournée à mes débuts et ils m'ont tellement appris. et nous sommes devenus de très bons amis.



**Tu te définis comme un artiste folk rock, mais tu viens du circuit alternatif et indépendant. Est-ce facile de concilier la notoriété et l'esprit d'indépendance et de débrouillardise du punk rock ?**

Oui !!!

**C'est tout ?**

Non non, je vais développer ! L'exemple parfait c'est Henry Rollins. Il a signé avec de gros labels, il a tourné dans des pubs pour Gap, il a tout fait et pourtant, il a toujours un putain d'esprit DIY.

Pour moi, la débrouillardise, ça ne veut pas nécessairement dire qu'on doit fabriquer soi-même ses pochettes de disques et faire ses flyers à partir de mauvaises photocopies. Si on en est à cette étape-là, c'est la bonne définition et c'est vachement cool. Moi aussi, j'ai fabriqué mes pochettes de disques et j'ai fait mes flyers à partir de mauvaises photocopies pendant des années. Et j'ai adoré ça ! Mais pour moi, le DIY ça veut juste dire qu'on n'attend pas que quelqu'un fasse quelque chose à sa place.

C'est marrant parce que j'avais des amis, qui ne venaient pas de la scène punk mais plutôt de l'indie rock, et qui faisaient ça. Ils avaient monté un groupe et ils attendaient que quelqu'un leur organise une

tournée, leur fasse enregistrer un disque. Putain, si personne ne le fait pour vous alors faites-le vous-mêmes ! Mais par extension du même principe, si quelqu'un vous organise une tournée, tant mieux ! Laissez-le faire, comme ça vous pouvez utiliser votre énergie pour faire autre chose pendant ce temps-là. Donc en ce moment, oui, des gens m'aident à sortir mes disques, à m'organiser des tournées, à gérer mes tournées, à créer une partie du merchandising. Mais du coup, l'année prochaine, je vais sortir trois disques et un livre parce que j'ai du temps pour ça. L'important, c'est d'être toujours proactif. Et à cet égard, moi aussi j'ai un putain d'esprit DIY !

**Qu'est ce qui inspire aujourd'hui Frank Turner du côté musique, cinéma, littérature ?**

J'essaie de rester aussi ouvert à la culture que possible. La vie fait qu'en vieillissant, on devient un peu moins ouvert. Je pense que c'est vrai pour tout le monde, et je ne suis pas sûr qu'on doive s'en émouvoir particulièrement, parce que ça veut dire, entre autres choses, qu'il y a déjà beaucoup de musique qu'on aime et qu'on a envie d'écouter plus d'une fois dans sa vie. Mais j'essaie d'écouter un peu de tout. On me pose parfois des questions sur les

pannes d'inspiration, et le meilleur remède contre les pannes d'inspiration est d'écouter les nouveaux groupes, les jeunes groupes. Parce qu'il y a tellement de bons trucs qui sortent en permanence. Et à chaque fois qu'une rock star vieillissante sort une connerie du genre : «le rock est mort», ça veut surtout dire «j'ai arrêté d'écouter de la musique» et ce n'est pas du tout la même chose. Rien que cette année, on a tourné avec The Menzingers, avec PUP, avec Xylaroo, Bad Cop / Bad Cop, Sam Coffey & The Iron Lungs, tous des groupes géniaux et je trouve que c'est une source d'inspiration intarissable. Trapper Schoepp a joué aussi avec nous aux États-Unis. Ça m'inspire de voir des gens qui font vraiment très bien leur truc, et c'est ce que je préfère : découvrir un groupe ou un auteur, etc. qui me fait penser : «ah ouais, putain, je pourrais faire comme ça !» Souvent, ma plus grande source d'inspiration, ce sont les groupes avec qui on partage les tournées. Ma principale influence pour Be more kind était Arkells, un groupe canadien avec qui on a beaucoup tourné, ces trois dernières années. J'adore, ils sont trop bons ! Donc ils ont beaucoup influencé mon disque, c'est comme ça.

Au-delà de ça, j'essaie de lire beaucoup, de regarder des films, etc. Mais les journées ne sont pas extensibles et j'ai tendance à lire beaucoup sur l'Histoire, l'économie, ce genre de choses, ce qui n'est pas nécessairement une grande source d'inspiration

artistique. Mais je pense que l'important, c'est surtout de s'efforcer de rester ouvert.

**On s'est laissé dire que tu avais fait une rencontre assez exceptionnelle cette année avec Dave Grohl et que ce dernier, pourtant adepte des «performances» en concerts, n'en revenait pas de te voir marcher dans la foule pendant ton concert ? Info ou intox ? T'a-t-il vraiment proposé une tournée avec les Foo Fighters ?**

Peut-être ? Je n'ai rien de concret à signaler mais j'espère. J'adorerais ! On a des discussions. C'est tout ce que je peux dire.

**On reste aux aguets ?**

Oui, oui ! Bien sûr ! J'imagine que n'importe quel groupe de rock tuerait pour participer à une tournée des Foo Fighters. Et en plus, c'est vraiment un type adorable. Et en fait, le premier gros concert que j'ai vu quand j'étais gamin, c'était les Foo Fighters à l'Astoria en 1995. Donc tu vois, j'adore ce groupe depuis longtemps !

**Merci à Frank, Tre, et merci quand même à Roger Replica, Cham, Olivier Portnoi et Forest Pooky.**

■ Gui de Champi/Tiff

Photos : Florian Denis avec l'aimable autorisation de Metalorgie.



# METALVILLE

10 years of rock (Metalville)



Metalville fête ses 10 ans d'existence cette année et pour l'occasion sort une compilation de raretés et d'inédits de 14 groupes qui leur ont fait confiance. Le label fondé par Chris Boltendahl (chanteur de Grave Digger) a plutôt bien mené sa barque puisqu'une centaine d'albums ont vu le jour estampillés avec la cible. Les premiers servis furent Astral Doors et c'est donc à eux que revient l'honneur d'ouvrir les hostilités sur ce disque, ils ont pour cela choisi «The day the clown cried», une chute de studio mais je ne saurais en donner la valeur parce que c'est du heavy et ce n'est vraiment pas ma tasse de thé. D'ailleurs, Metalville sort beaucoup de trucs heavy et hard rock, on en reçoit des caisses et on n'en chronique quasiment pas, ce qui ne les empêche pas de continuer de nous faire suivre toutes leurs sorties (on a pu découvrir Billion Dollar Babies, Dead City Ruins, Grand Massive, Sideburn, The Quill, Toslend, Transport League, Degradead...) ou continuer de profiter de Lizzard (rare si ce n'est le seul groupe français signé outre-Rhin). Bref, tout ça pour dire que les amateurs de heavy/hard connaissent bien la maison et donc Architects Of Chaoz qui a longtemps abrité Paul Di'Anno (ex-Iron Maiden) qui décline son style avec quelques idées piquées à Metallica et son nouveau chanteur sur cet inédit. Les premiers à vraiment me faire frissonner sont The Quill avec leur «Sparrow», où comment croiser le stoner venu du froid et un chant pur à la Soundgar-

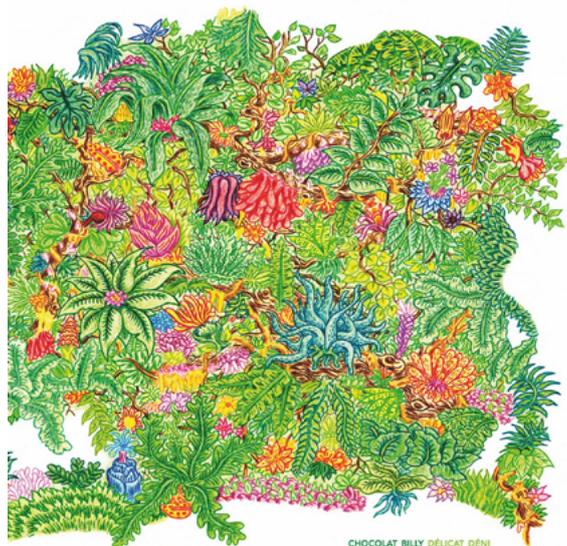
den. Incroyable que cet excellent morceau ne soit pas sorti avant... L'inédit proposé par Chris Caffery (ex-Savatage) m'excite beaucoup moins, moins même que celui de Perzonal War pourtant une institution en Allemagne. «The longest day» est un des rares morceaux que tu peux déjà connaître car Poverty's no crime n'a pas cherché bien loin dans sa collection de titres pour garnir cette sélection, idem pour The O'Reillys And The Paddyhats et leur «Green blood» dont on pouvait se passer (ils sont juste utiles pour montrer l'ouverture d'esprit du label car ils pratiquent un folk punk à boire). L'ex-Sabatón, Thobbe Englund, a fait l'effort (comme presque tout le monde donc) de dégoter un inédit où il s'astique bien le manche (comme d'habitude ?). La canadienne Lee Aaron est quant à elle allée chercher un live pour «I'm a woman» et apporte un peu de douceur dans ce monde de brutes. Metalville poursuit sa revue d'effectifs de stars avec les Anglais de Foghat eux aussi en live. Je passe sur Ohrenfeindt, des Allemands qui ne sont connus que chez eux pour zapper jusqu'à Kärbbholz et son inédit «Mehr als das», la langue n'aide pas à apprécier leur rock punkisant respectueux des aînés mais ça se laisse écouter avant le hit que tout le monde connaît, «Everything about you» des Ugly Kid Joe, c'est la version enregistrée en Pologne pour un festival de 2013 appelé Woodstock qu'ils nous donnent, dommage que la qualité du son ne soit pas aussi géniale que la dynamique du titre. Peut-être aurait-il fallu placer le titre en dernier plutôt que la rareté de Harpyie, le folk metal teuton n'étant pas facile à appréhender et laissant comme un goût d'inachevé à cette compil'.

Quoi qu'il en soit, bon anniversaire à Metalville ou plutôt «Zum geburtstag viel glück !», que les dix années à venir soient aussi riches en découvertes, en volonté d'aider les groupes, un savant équilibre entre groupes cultes, stars sur le retour et petits jeunes à faire progresser à l'international !

■ Oli

# CHOCOLAT BILLY

Délicat déni (Kythibong / Les Potagers Natures)



Les Bordelais de Chocolat Billy ne sont pas nés de la dernière pluie. Depuis leur formation au début des années 2000 (le premier album *Mon père est ma mère* a été enregistré en 2003-2004), le quatuor a pondu cinq œuvres en comprenant la dernière, intitulée *Délicat déni*, sortie cette année grâce aux labels Les Potagers Natures (avec qui ils travaillent depuis la sortie de *Jacques & ses diverses compagnes* en 2012 et qui a réédité le premier disque du groupe) et Kythibong Records (Papaye, Fordmage, Deerhoof...). Ceci étant dit, il nous aura quand même fallu attendre 15 ans pour découvrir cette formation très bien implantée dans les sphères indés du rock multicolore francophone, même si la concurrence fait rage en la matière. Conséquence : on s'en mord un peu les doigts au regard de la qualité de ce disque (déjà) indispensable et marqué d'une patte artistique singulière.

Chocolat Billy trace une ligne musicale portée par la mélodie, c'est sa force première et l'une des raisons pour lesquelles nous adorons *Délicat déni*. Les Bordelais s'en donnent à cœur joie pour varier les plaisirs avec des instruments clairement chantant aux accentuations puisant tous azimuts, prenant même des chemins aux destinations opposées (on ne peut comparer le (kraut)rock 70's d'«Elyséens» à l'aspect sibyllin de «Malade»). Cet album peut sonner très pop lumineuse, comme «Chante-

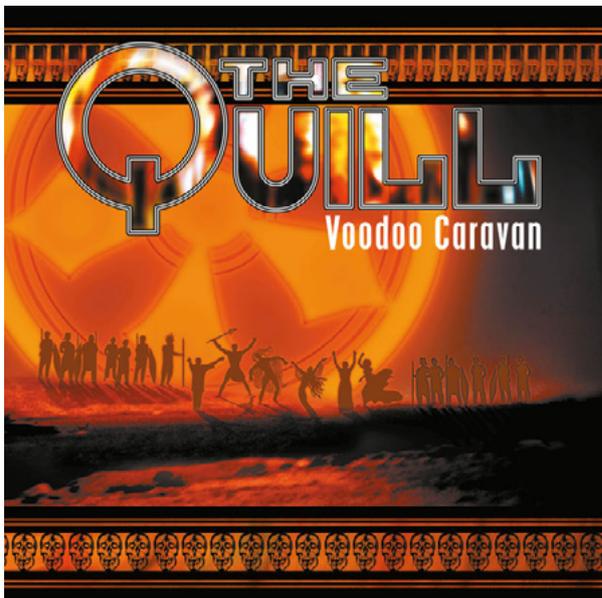
relles», puis délivrer un hymne tribal/transe de la trempe de l'excellente «Le monstre», point culminant du disque bien suivi par l'épique «Petit idée du matin», véritable brûlot de math-rock progressif. Car *Délicat déni* est une croisière dans les méandres du son, une expérience sur les capacités infinies de la musicalité qui, tout en progressant, nous donne une leçon de composition.

Car la mélodie ne suffit pas pour faire un bon album, il faut savoir aussi trouver le bon mixage, le bon montage des éléments pour que la sauce prenne et que l'ensemble en devienne presque naturel. C'est là où Chocolat Billy excelle également. À aucun moment on frôle cette malheureuse ambition d'une certaine forme d'élitisme, rien n'est gratuit, et les chansons coulent de façon propre et évidente au fur et à mesure de leurs découvertes. Un joyeux bordel soigné et organisé, qui nous fait autant flipper que danser. Une réussite à saluer.

■ Ted

# THE QUILL

Voodoo caravan / Hooray! It's a deathtrip (Metalville)



Le stoner incandescent étant toujours bien présent dans les bacs, Metalville, le nouveau label de The Quill a décidé de rééditer deux de ses vieux albums, en l'occurrence le deuxième Voodoo caravan qui date de 2002 et son petit frère Hooray ! It's a deathtrip (2003, lui aussi paru via Steamhammer). Deux opus qui étaient synonymes du sommet de la carrière du groupe alors que celui-ci s'était disloqué. Avec la reformation (et certainement des ventes au-delà des espérances) et quelques nouveaux très bons brûlots (au moins Born from fire), rééditer ce que les Suédois avaient fait de mieux n'est pas une mauvaise idée...

Voodoo caravan en lui-même vaut déjà son pesant de cacahuètes tant le combo joue alors sur tous les registres, du stoner le plus classique au rock le plus langoureux, alternant mélodies claires et parties plus vindicatives avec cette touche très Chris Cornell (celui des débuts de Soundgarden) que Magnus Arnar maîtrise à la perfection. Les onze titres de la galette proposaient donc déjà une large palette de sensations mais ce sont quatorze qui avaient été gravés sur les bandes du studio Berno de Malmö (studio où ils ont enregistré leurs précédentes productions et qui a vu passer The Haunted, Amon Amarth, In Flames, Satanic Surfers...), des trois chutes, deux ont eu le droit d'apparaître sur la version japonaise, la troisième «Spiral» était res-

tée dans les cartons jusqu'à maintenant. C'est un morceau très lourd avec un gimmick accrocheur, pas le plus exceptionnel des morceaux mais du bon The Quill quand même grâce à un joli solo dans la partie instrumentale centrale. Des deux autres raretés, «Gather round the sun» est de loin le plus intéressant, ne pas le voir dans la tracklist d'origine suffit à comprendre le niveau de cet opus devenu un must have (et pas que pour la participation de Michael Amott de Spiritual Beggars/Arch Enemy sur «Shapes of afterlife» qui bénéficie aussi d'une ligne de basse très sympathique).

Bien qu'enregistré dans la foulée de Voodoo caravan, Hooray ! It's a deathtrip n'est pas tout à fait dans la même veine. Alors certes, ça reste du stoner bien punchy et catchy mais le groupe ayant décidé de changer de studio et de production, le son d'ensemble est plus «pur», plus direct, et si les chauds effets sont toujours présents, la saturation emplit moins les enceintes qu'auparavant. C'est donc à Halmstad au Slaughterhouse de Rickard Bengtsson (Spiritual Beggars, Arch Enemy, Shining...) que les chevelus posent leurs valises le temps de capter une dizaine de titres, à noter que le mixage sera confié à Daniel Bergstrand (In Flames, Shovel, AqME...). Outre le lieu et le personnel, c'est la façon de faire qui fait progresser le groupe qui n'enregistre plus «live» mais chaque instru séparément, au final, avec des compositions propres à leur style, le rendu est plus massif, a plus d'impact et sonne résolument moins «seventies». Perso, je préfère Voodoo caravan même si Hooray ! It's a deathtrip compte quelques très agréables moments comme «Handful of flies» et ses sonorités orientales (le sitar, ça donne du style !), la plainte «Control» ou le survolté «Spinnin around». Ici, seul «Been here once before» est offert en bonus sans trop d'info, il s'agit certainement d'une chute de studio.

■ Oli

**LIVRE DU MOIS**

★★★★ GUITAR PART

**"SUPERBE"**

ROCKHARD MAGAZINE

**"INTENSE"**

HARDFORCE

**"INCONTOURNABLE"**

PHOTO MAGAZINE

**LIVRE DU MOIS**

FOCUS MAGAZINE

**DES MOMENTS  
DE SCENE INTENSES**

RÉPONSE PHOTO

# A MOMENT SUSPENDED IN TIME

---

**ECANTO**

UN ARTBOOK DE 208 PAGES EN ÉDITION LIMITÉE ET NUMÉROTÉE  
DISPONIBLE SUR

WWW.AMERICANCANTO.COM



# INTERVI OU : SEEDS OF MARY

UN SUPERBE EP COUPÉ EN DEUX, VOILÀ DE QUOI INSPIRER UNE SÉRIE DE QUESTIONS AVEC PLEIN DE «OU» POUR LES SEEDS OF MARY QUI SE METTENT À PLUSIEURS POUR DONNER LEUR AVIS, PAS TOUJOURS TRANCHÉ MAIS SOUVENT ARGUMENTÉ !

## **Alice in Chains avec Layne ou Alice in Chains avec William ?**

Julien : L'ado que j'étais te répondrait Layne sans l'ombre d'un doute, l'adulte que je suis te répondra sûrement William. Mais à tout choisir, je dirais Jerry !

## **Choose your lie ou The blackbird and the dying sun ?**

Julien : The blackbird and the dying sun évidemment, il correspond beaucoup plus à ce que l'on a au fond de nous, il est plus personnel. Mais je ne

renie rien de Choose your lie, j'adore cet album que je trouve toujours très bon avec le recul.

## **Une main ou des arbres ?**

Julien : Les deux ! Nous sommes faits de la même matière. Finalement c'est ça le message des visuels de Blackbird et de l'EP. La question de la place au sein de ce tout. Ce n'est absolument pas un message écologiste mais plutôt matérialiste. Prendre conscience de ce et ceux qui nous entourent.



### **Test de Rorschach ou corbeaux ?**

Julien : Les corbeaux bien évidemment ! J'ai revisité le tout premier test de Rorschach pour en casser le symbole. On est tellement attaché à la symbolique, aux idées pures et à l'interprétation qui parle du vivant qu'on en oublie le vivant lui-même. Porter un regard sur la nature nous en apprendra toujours plus sur nous-mêmes que l'interprétation d'une tâche d'encre.

### **Le soleil ou la pluie ?**

Julien : Le soleil. C'est le premier visuel du groupe et nous dépendons tous de lui, mains ou arbres !

### **«Here comes the night» ou «The blackbird» ?**

Julien : Pour ma part «The blackbird», c'est un morceau très personnel qui me touche toujours autant à chaque écoute tant sur la forme que sur le fond. Et le clip réalisé par Thomas Duphil est juste parfait. Mais «Here comes the night» reste une chanson terriblement efficace !

### **AqME ou Bukowski ?**

Raph : Meme si j'avoue avoir énormément écouté AqME quand j'étais plus jeune, Bukowski a pour moi tout du super groupe de rock français !

### **Avatar ou les Schtroumpfs ?**

Raph : Les Schtroumpfs, aucune hésitation !

### **Nine Inch Nails ou Pink Floyd ?**

Raph : Je suis fan des deux, mais Pink Floyd dominera toujours le monde pour moi !

### **Nick Raskulinecz ou David Thiers ?**

Raph : David Thiers est le sixième membre de Seeds of Mary donc la réponse est évidente ! En plus Nick à un nom trop difficile à prononcer...

### **L'antidote ou le Bootleg ?**

Raph : On a passé des soirées mémorables dans ces deux salles mais vu que le Bootleg a fermé, je dis l'Antidote, parce qu'il reste le lieu underground bordelais par excellence !

### **Broken ou The wall ?**

Aaron : The wall ! Bien que j'adore NIN je considère The wall, l'album comme le film, comme une œuvre majeure. C'est un album qui m'accompagne depuis longtemps et pour longtemps !

### **Iboat ou BT ?**

Aaron : Alors au BT c'était vraiment le gros son, mais la soirée à l'iboat on risque de s'en souvenir long-



temps ! Un de ces concerts où tout est parfait du début à la fin ! Iboat donc !

#### **Bertrand Cantat ou Noir Désir ?**

Aaron : Noir Désir, grand groupe évidemment !

#### **Girondins ou UBB ?**

Aaron : Moi je préfère le catch. Qu'est-ce que c'est dangereux le catch...

#### **7 Weeks ou Headcharger ?**

Aaron : 7 Weeks. Leur album *dead of night* est une grosse claque !

#### **Rocher de Palmer ou Secret Place ?**

Jeremy : Pour Palmer, j' imagine que tu fais référence aux prises batteries enregistrées là bas pour l'album *Choose your lie*. C'était vraiment de super conditions, et on les remercie grandement d'avoir rendu ça possible. Mais que faire d'une aussi bonne salle sans un ingé béton derrière les manettes ? Donc, bien-sûr, le *Secret Place* !

#### **Chutes de studio ou pas «assez bons morceaux» ?**

Jeremy : Chutes de studio, vraiment. «*A place to disappear*», qui devait figurer sur *The blackbird and the dying sun*, avait une couleur trop différente du reste de l'album, on a donc décidé de la garder de côté, en se disant que son heure viendrait plus tard. Même chose pour «*Hey you*», la reprise de Pink Floyd, qu'on avait enregistré intégralement au moment de l'album, et qui devait servir pour sa promo. Finalement, nous n'étions pas complètement convaincus, et nous l'avons retravaillée pour lui donner une couleur plus *Seeds of Mary*. On l'aime tous beaucoup plus telle qu'elle est aujourd'hui. «*This is where it hurts*» a été composée bien plus tard, on s'y est penché vers mai 2018 ; quant à «*Wish*», on a commencé à la bosser à peu près à la même période pour le live, et on s'est dit qu'un EP 2

compos / 2 reprises, ça pourrait être cool !

#### **Cover ou compo ?**

Jeremy : Compo of course ! On aime bien bosser des reprises, mais on essaie de plus en plus de se les réapproprier. Mais *Seeds of Mary* est bien sûr avant tout un groupe de compo. On a envie de développer une identité forte, de présenter quelque chose qui nous appartient, et d'offrir des émotions comme celles qu'on a pu ressentir dans nos parcours d'amoureux de musique. Le meilleur moyen pour ça, c'est d'aller chercher en soi, pour voir comment ces émotions ont été digérées, pour les offrir sous une nouvelle forme.

#### **Showcase ou concert ?**

Jeremy : Concert, bien sûr ! On aime la sueur, les gens qui dansent, qui crient, qui boivent, qui vivent !

#### **Bar ou salle ?**

Jeremy : On aspire de plus en plus à jouer dans des salles, car techniquement c'est souvent plus confortable, et on aime avoir un gros son ! Mais comme il n'y a pas de règle, on passe aussi de très bons moments dans des bars. On ne le dira jamais assez, mais une cave blindée et hystérique sera toujours plus appréciable qu'une grande salle à peine remplie et/ou peu enthousiaste. Joker, donc !

#### **Fanchonnette ou canelé ?**

Raph : Chocolatine !

#### **Merci aux Seeds of Mary et à leur attachée de presse Florina.**

■ Oli

Photos : Michael Tirat

# SEEDS OF MARY

The sun sessions (Autoproduction)



En ce début d'année, je disais beaucoup de bien du The blackbird and the dying sun de Seeds of Mary qui continuait d'affirmer ses influences tout en construisant des titres assez fouillés et pointus, refusant toujours la facilité dans un genre (entre le post-grunge et le stoner alternatif) où certains cherchent davantage à atteindre l'efficacité par la facilité plutôt qu'autre chose. Pour conclure une tournée d'une vingtaine de dates cet automne (de Nantes à Grenoble et d'Amnéville à partout autour de Bordeaux) en mode à la cool (quelques show-cases et bars), concert avec une belle affiche (partagée avec El Royce ou Klone) ou grosse soirée (avec AqME et Dagoba au BT59, release party avec Bukowski...), les Bordelais offrent un EP (dispo sur Bandcamp) un peu particulier. C'est en effet un double duo qui nous est proposé, d'abord deux titres qui sont des «chutes» de studio, ensuite deux titres qui sont des covers.

Avant d'aller plus avant dans la découverte de ce mini album, je tiens à saluer, comme je le fais souvent, le magnifique travail réalisé pour l'artwork, si l'œil/fleur au verso est un peu énigmatique, la main/arbres sur le recto est sublime, et la couleur, bien qu'inattendue, donne un côté surnaturel et beaucoup de classe. J'adhère. Idem pour les 4 pages, c'est parfois évident de comprendre que telle ou telle chute ne soit pas gardée, ici, «This is

where it hurts» ou «A place to disappear» auraient très bien pu se retrouver sur l'album sans l'affaiblir. D'ailleurs si les deux sont à l'origine de l'EP, c'est bien qu'ils valent le coup (et le coût), sinon, autant les laisser dans le placard à archives. Le break avec les effets sur le premier morceau peut déstabiliser mais l'ensemble et les refrains sont suffisamment lourds pour faire pencher la balance du bon côté. Le côté un peu planant (très ou trop Alice in Chains peut-être ?) fait le sel du deuxième qui a ma préférence avec son petit solo en son clair très Gilmour...

Transition absolument pas téléphonée pour aborder la question des deux covers... puisque la première met à l'honneur Pink Floyd et son «Hey you» (même si c'est Roger Waters qui écrit toute la chanson, sur The wall, il ne laisse que des miettes à ses comparses dont le déchirant «Comfortably numb»). Ici, la reprise est excellente car elle garde l'esprit du morceau tout en n'essayant pas de copier l'originale, le son, c'est celui de Seeds of Mary, la disto qui se traîne, le chant qui survole le tout et cette éclaircie magique (but it was only a fantasy, the wall was too high as you can see...) et la reprise déchirante du «Hey you». C'est un des titres les plus forts de l'œuvre personnelle de Waters, elle conserve ici toute sa force. Broken n'est pas le plus emblématique des albums de Nine Inch Nails mais précédant The downward spiral, il témoigne de l'énergie punk de Trent Reznor (très proche à l'époque des productions de Ministry dans le son), très industriel, ce «Wish» sauce bordelaise est plus surprenant par son choix que par son interprétation qui laisse moins de place à la touche perso tant on est marqué par son rythme. Il n'altère pour autant pas la qualité de cet EP remarquable.

■ Oli



## CLUTCH

Book of bad decisions  
(Weathermaker Music/BMG)

Ce que tu vas lire est la 12ème chronique d'un album de Clutch par le W-Fenec ! Mais la première signée Oli, toutes les autres étant quasiment d'Aurelio, un de leurs fans transis. Nul ne connaît autant le groupe que lui et il m'est peu évident de reprendre le flambeau sans penser à «qu'en dirait-il ?». Allez, je me lance, «The» pourrait dire que tout est dit avec «Spirit of '76» (et que ça fait beaucoup de «dire»), ce son gras, ce sens de la mélodie, cette accroche, Clutch vieillit mais ne perd rien de ce qui fait sa saveur. Usant toujours des sonorités old school (l'orgue Hammond !) pour rappeler combien les seventies étaient cools et n'hésitant pas à sortir des cuivres pour apporter un peu de funk («In walks Barbarella»), les gars du Maryland assument leurs idées et sortent des sentiers rabattus par le stoner pour tâter du boogie («Vision quest»), augmenter la vitesse («Weird times») ou la réduire considérablement («Lorelei»). 15 titres, pas moins, 15 ambiances, 15 pistes qui explorent un rock respectueux des aînés et démontrent qu'on peut être une institution et ne pas se reposer sur ses lauriers. Clutch nous livre donc un opus sans aucune mauvaise décision, un opus, tel son aigle, impérial.

■ Oli



## PRYAPISME

Epic loon OST  
(Apathia Records)

Pryapisme revient dans les bacs, toujours sous la bienveillante protection de son garde du corps en chef, Apathia Records, et continue (après Street Fighters II, le tournoi des légendes en 2013) de collaborer avec un monde qui leur est cher puisque les Clermontois ont sorti la bande originale d'un jeu-vidéo de nerd retro-80-90's nommé Epic loon. Le pitch ? Bon, OK, je la fais courte : ce sont les aventures de quatre aliens qui envahissent un téléviseur à la suite de leur maladroite libération. Pour s'en débarrasser, Joe (le protagoniste) va devoir insérer ses films préférés en VHS (Dracula, Godzilla, Alien et Jurassic Park) et en aller au bout à travers un jeu de plateforme. Et sinon la BO dans tout ça ? Eh bien 1h20 de Pryapisme, mon bon ! Oui, toujours autant fourre-tout, le même bazar musical franchissant les frontières de l'extrême (voir nos anciennes chroniques pour cela). La différence avec les précédents disques se perçoit uniquement sur certaines plages plus thématiques, orchestrées et ambiancées en totale adéquation avec l'objectif du projet. Mais également par la participation d'un orchestre virtuel de 115 chats (si j'ai bien compté !). Ah, mais, si si, ça fait toute la différence ! Par contre, comment tu les places sur scène les chats ?

■ Ted



## SUICIDAL TENDENCIES

Still Cyco punk after all these years  
(Suicide Records)

«Eh les mecs, et si on enregistrerait un nouvel album des Suicidal ?  
- Ben on veut bien Mike, mais on a rien composé, on a rien de prêt.  
- C'est pas grave, on a qu'à reprendre un de mes anciens albums solo que j'avais sorti en 95, Lost my brain ! (once again) qu'il s'appelait, allez on y va ?

- Attends Mike, on va quand même bosser les tracks, faire quelques arrangements !

- Pas la peine, on les rejoue tout pareil, on va se faire plaisir ! - Ben Mike, on va pas reprendre tel quel ton album solo ?

- Pourquoi il était pas bien, mon LP ? Et puis, j'ai pensé, pour la pochette, on a qu'à s'inspirer de la tête de mort à crête de The Exploited et on lui fout mon bandana, stylé non ?

- Euh... bon, on peut au moins mettre quelques inédits, des trucs nouveaux quoi !

- Ouf, allez, juste 1 titre, pas plus».

Voilà le dialogue imaginaire qui a pu précéder l'enregistrement de ce nouvel album. En conclusion, un intérêt tout relatif, tant la nouvelle mouture ressemble à celle de Cyco Miko. Mais par respect pour l'institution Suicidal Tendencies, enfin Mike Muir, vu qu'il n'y a que lui qui a réussi à traverser 4 décennies, on ne peut pas ne pas citer un nouvel album des SxTx, aussi réchauffé soit-il.

■ Eric

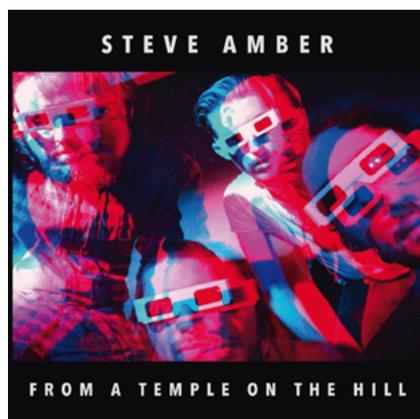


## DEAFHEAVEN

Ordinary corrupt human love  
(Anti-)

Encore une chronique (va lire l'article sur Clutch) où l'absence d'Aurelio se fait ressentir (Reviens The !), car Deafheaven est un de ces groupes pour le moins clivant pour lesquels il vaut mieux être «dedans» à 200% pour en parler correctement. Et ce n'est pas mon cas. Autant je suis tout émoustillé quand les instruments se la jouent rock tranquille voire pop délicate avec un peu de mélodies au chant ou des mots parlés bien placés (le superbe «Near» ou le «Night people» où les copains/copines de Chelsea Wolfe viennent squatter). Autant j'ai du mal avec les parties black metal option chant d'outre-tombe, brouillage de spectre et destruction rythmique en règle à base de double pédale et de riffs ultra saturés («Canary yellow», «Glint»). Quand les deux aspects (pour le moins opposés et c'est ce qui fait le sel de Deafheaven) se croisent et régulent leurs (h)ardeurs, la sauce reprend quelque peu («You without end», «Worthless animal») mais la crainte (justifiée après plusieurs écoutes) que le duo ne reparte dans l'extrême dans les minutes suivantes gâche un peu mon plaisir, il faudrait que je n'écoute Ordinary corrupt human love qu'à moitié et on ne fait pas les choses à moitié... Vas-y Aurelio, reviens !

■ Oli



## STEVE AMBER

From a temple on the hill  
(Autoproduction)

Le gourou Steve Amber souhaite t'inviter dans son temple sur la colline, à chausser des lunettes 3D de l'ancien millénaire pour un trip musical. Avec toutes ces références, on imagine un DJ faire de l'electro wave à grands coups de synthés eighties. Que nenni, cher(e) musicophile invétéré(e) ! Derrière ce Steve Amber imaginaire, se cache un quatuor Brestois. Quant au temple sur la colline, c'est en réalité le studio parisien «From a temple on the hill» d'où a été enregistré en session live et clippé ce premier EP. Et ce sont plus de 30 minutes de rock psyché que les 3 Français plus un Britannique nous offrent sur seulement 5 titres. Les Steve Amber savent partir sur une base folk rock, et l'étirent comme un chewing-gum pour nous emmener dans des sentiers psychédéliques non violents et lancinants, baignant davantage dans des orchestrations douces et légèrement électriques que dans du gros son fuzz et des lignes de crashes. À l'instar d'un Thom Yorke, la belle voix de Tchaz, fragile, chargée émotionnellement, sera ton guide dans l'univers musical de Steve Amber qui sait parfaitement te chatouiller la couenne sans la tanner.

■ Eric



## ARCA

Forces  
(Ici d'Ailleurs)

Rares sont les œuvres plus fortes par leur idée directrice que par ce qu'elles proposent musicalement. Avec Forces, le duo Arca nous présente une galerie de personnes marquées par la Méditerranée et ses conflits au travers de treize pistes d'une musique rock-électronique minimaliste. Auteurs, réalisateurs, photographes, artistes engagés, issus du Liban, de Syrie, d'Israël, de Palestine, de Bosnie, de Turquie, victimes et/ou combattants, juifs, musulmans ou chrétiens, ils sont réunis dans ces paysages en ruine superbement capturés par Francis Meslet (déjà illustrateur pour Geins't Naït & L. Petitgand ou Manyfingers). Ces voyages de l'esprit nous propulsent dans un monde où les rythmes se disputent la vedette aux petits sons, à des samples percutants qui illuminent par leur vivacité une trame binaire, souvent grave. Difficilement comparable, ce travail peut faire penser à une version politisée de Chapelier Fou, il n'est pas facile à appréhender et nécessite un réel investissement de l'auditeur pour en comprendre tous les arcanes et profiter autant des ambiances musicales que de la paix que nous offre notre pays. Attention à ne pas confondre avec le Arca vénézuélien...

■ Oli



## DEATH DECLINE

The thousand faces of lies  
[Autoproduction]

S'il y avait une liste de critères pour être un bon groupe de thrash death en 2018, Death Decline cocherait toutes les cases ! Le nom, le logo, l'artwork, côté graphisme, 100% de réussite, ce n'est pas forcément ultra novateur mais ça fonctionne ! Enregistrer dans la ville devenue temple du métal (Clisson) dans un studio devenu un passage obligé (le Vacamara) avec un producteur Herr Krauss qui a déjà un joli CV (Loudblast, Noein, Acod, ...) et qui sait faire le gros son, 100% de réussite. Musicalement, si tu cherches une rythmique qui blast et ne ralentit le tempo que pour taper plus fort, si tu aimes les guitares qui s'échangent coups pour coups et qu'un chanteur ultra à l'aise dans un chant growlé mais capable de sortir (pas assez souvent ?) un chant clair qui tient carrément la route (l'excellent «Until the last human's breath»), 100% de réussite. Alors, que leur manque-t-il ? Pas grand-chose, le petit coup de pouce du destin qui les amène sur un gros label (ça ne saurait tarder), le retour en grâce d'un style dont les plus belles années semblent derrière lui (pour être «à la mode», mieux vaut être open), un déménagement (habiter Dijon, c'est un handicap) mais peut-être aussi que le combo veut continuer de simplement honorer sa musique fétiche et appréciera grandement de te rencontrer dans un club un de ces soirs...

■ Oli



## CALIBRO 35

Decade  
[Record Kicks]

Le retour des patrons du funk cinématique, j'ai nommé Calibro 35, en début d'année avec Decade, marquait son dixième anniversaire discographique. Ce sixième album sorti chez les milanaïsi de Record Kicks, label spécialisé dans la funk, la soul, l'afro-beat et le jazz (Hannah Williams, The Tibbs, The Liberators), se démarque par la présence d'un line-up élargi devenant ainsi un corps orchestral augmenté de cors, de cordes et de percussions. Si vous aviez succombé au coup de cœur à l'écoute de l'éminent S.P.A.C.E., dites vous bien que vous reprendrez la même dose avec Decade. Doté d'un superbe artwork renversant (merci Solo Macelio), cet album est un coup de maître de fusions instrumentales piochant sévèrement dans les 70's. Si les tubes «Psycheground» ou «Modo» font honneur à l'afrobeat, «Agogica» et «Ambienti» font rudement penser au talent mélodique de François de Roubaix ou d'Ennio Morricone, et si le jazz cinématique agité de «Faster faster!» te déconcerte un peu trop, tu pourras toujours te rabattre sur l'apathique «Modular». En somme, Decade est un voyage cosmique et dans le temps qui va t'inciter à réécouter urgemment les classiques des genres précités.

■ Ted



## GUT GUT

Album concept  
[Autoproduction]

Quand 3 multi-instrumentistes fans de psychédéisme et de découvertes lointaines décident de composer ensemble sans aucune frontière et dans une langue inventée par leurs soins, ça donne un truc coloré, vivant, alambiqué, progressif mais sympatoche. Ce truc c'est Album concept, troisième production de Gut Gut qui comme son nom ne l'indique pas vient du Sud de la France (le Var me semble-t-il) et si «langue inventée», «psyché» et «prog» te font irrémédiablement penser à Magma, tu n'as pas tort mais tu fais ici fausse route, le trio étant plus proche d'un Frank Zappa vu la place que prend la guitare électrique dans leurs compositions. Ils kiffent autant les effets que les instruments aux sonorités pimentées (ça sonne bien un bouzouki !) et s'ils soignent les ambiances (rires d'enfants, clin d'oreille à Gong le groupe via la percussion ?, samples électro, ...), le bon groove reste leur principal souci, chaque titre vivant à son rythme et quand il n'est pas à la cool, c'est bien le déhanché qu'ils visent. Gut Gut sort des sentiers battus et grâce à sa forte identité autant qu'à son travail ciselé mérite que tu t'y intéresses.

■ Oli

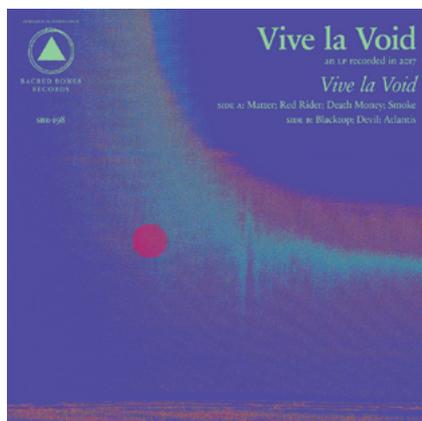


## ATREYU

In our wake  
[Spinefarm Records / Razor & Tie]

La vie d'Atreyu n'est pas un long fleuve tranquille et si c'est davantage à la mort que l'on pense en découvrant l'artwork de ce nouvel opus, le groupe démontre en 12 titres qu'il est en pleine forme et toujours prêt à faire évoluer sa musique. Si on s'est habitué à leurs grosses mélodies vocales, on doit désormais aussi faire avec des instrus qui oscillent entre leur métal natal et un power rock en vogue («Safety pin», «No control», «Super hero») et je dois bien avouer avoir du mal avec certaines de ses parties, certes travaillées (hop le petit sample, hop le break qui relance sur du bourrin) mais pour beaucoup trop lisses et ne cadrant pas avec l'image sonore que je me fais encore du combo. Quitte à les voir explorer d'autres pistes, je préfère quand ils intègrent un peu de flow hip (hop «Blind deaf & dumb») ou quand ils se la jouent «lover» avec un titre très clair et calme sans être putassier («Terrified»). Bref, Atreyu a conservé quelques vieux bons trucs (des riffs tranchants, du solo, du boulot sur les ambiances) mais est allé un peu trop loin dans l'arrondissement d'angles, ils vont donc se retrouver le cul entre deux chaises, celle du métalcore incisif et sans concession et celle d'un rock-métal qui fait de l'œil à un public moins exigeant, une position instable qui pourrait être fatale.

■ Oli



## VIVE LA VOID

Vive la void  
[Sacred Bones Records]

Sanae Yamada, cofondatrice et claviériste de Moon Duo, a profité de son temps libre pour composer son premier album solo éponyme sous le nom Vive La Void, tandis que dans le même temps, son acolyte Ripley Johnson est parti poursuivre l'aventure Wooden Shjips qui a sorti cette année son cinquième album. Lancé en mai par Sacred Bones Records qui abrite déjà Moon Duo mais également Psychic Ills, The Soft Moon ou encore Zola Jesus, ce disque inaugural tente, selon sa génitrice, d'explorer le résidu de mémoire qui subsiste des traces laissées dans la sphère de notre conscience, des endroits, des personnes rencontrées, ce que l'on touche, etc. Le résultat de cette exploration via le spectre sonore des claviers, mène non pas vers une expérimentation imbuvable, mais à des atmosphères hypnotiques qu'on pourrait tenter de décrire comme de la synth-pop se mutant en dream-pop tout en coudoyant le kraut-rock. Son aspect à la fois méditatif, mystérieux, éthéré, et fantomatique par les voix, charme immédiatement et démontre également le talent de Sanae pour le travail de recherche accompli sur la matière sonore et les choix artistiques judicieux. C'est compact, homogène et réussi.

■ Ted



## MAXXWELL

Metalized  
[Autoproduction]

Sur sa solide base hard rock travaillée depuis près de 10 ans, Maxxwell a échafaudé de nouveaux titres bien plus lourds et «métalisés» pour paraphraser le titre de l'album (plutôt bien trouvé donc), un nouveau visage qui correspond davantage aux aspirations et aux qualités de son «nouveau» chanteur qui n'osait pas encore totalement s'affirmer sur Tabula rasa. Les Lucernois envoient donc du gras sur ce Metalized à la production ultra soignée et vont riffer sur les plates-bandes d'un Metallica en bonne forme, on a donc de la mélodie, de la hargne et du solo bien placé. Ce n'est que quand le curseur est poussé un peu plus loin (le titre éponyme) que les Suisses se rapprochent de la limite à ne pas franchir (avec également la mauvaise idée de vouloir écrire un stadium hit comme «Raise your fist» et sortir des chœurs dégueulasses), je les préfère quand ils jouent sur le groove que sur la puissance pure et c'est ce qu'ils font une grande partie du temps. Ouf, car on en prend pour une heure dans les esgourdes puisque pour bien blinder la plaque, ils nous font cadeau de 3 titres bonus, les 3 premiers que contient l'EP XX paru en 2016 (et c'est du très bon aussi !). Pour une fois, c'était la peine d'en rajouter alors merci Maxxwell.

■ Oli



## BAD WOLVES

Disobey  
(Eleven Seven)

Un des «supergroupes» qui a fait le plus de bruit ces derniers mois, c'est Bad Wolves, tout ça à cause d'une reprise du «Zombie» des Cranberries sorti au moment de la mort de Dolores O'Riordan (4 jours après alors qu'elle était censée y ajouter sa voix, comme quoi un mixage/mastering, ça peut parfois aller vite), une reprise pas si intéressante que ça mais qu'ils n'ont pas hésité à sortir en single «en hommage», laissant un gros chèque à ses enfants et profitant d'énormes coups de projecteurs de la part de pas mal de médias qui en général se foutent complètement du gros power rock à la ricaine que nous servent ces Bad Wolves. Managé par le responsable des 5FDP, les lascars n'inventent rien et s'ils assurent le train (train), on était en droit d'attendre plus, venant de mecs comme Tommy Vext (ex-Snot), John Boecklin (ex-DevilDriver) ou Doc Coyle (ex-God Forbid). Après, si tu kiffes les trucs à la Godsmack en plus light ou à la Nickelback en plus lourd, tu risques de te laisser accrocher par ce Disobey malgré de nombreux passages inutiles parmi les treize titres. Si tu veux t'y essayer, tente «Learn to live» et dis-toi que c'est un des meilleurs morceaux de l'opus...

■ Oli



## THE DALI THUNDERING CONCEPT

Savages (Apathia Records)

Je ne connaissais pas The Dali Thundering Concept, la scène mathcore/djent ne m'intéressant plus vraiment de par son manque de renouvellement généralisé. Cette fâcheuse impression d'entendre les mêmes types de distorsion, les mêmes sons de batterie triggées, la même façon de chanter et de jouer, me procure un ennui monstre. Et puis, par moments, mon attention se laisse diriger par un bon groove, des ambiances particulières, une pochette, des messages forts. Le quatuor parisien est un élu en ce sens que son deuxième album Savages possède tout ça, et plus encore. Cette œuvre est un imaginaire dystopique divisé en trois ères (abondance, effondrement, anomie) qui tend tellement à devenir unique qu'il incorpore des sonorités pas assez perçues jusque là dans ce domaine musical, comme l'utilisation de sampling, d'orchestrations électroniques («Cassandra»), de saxophones («Utopia») ou de petites touches de rock progressif magnifiques («Ostrich dynasty»). Le tout est exécuté avec talent (c'est souvent la marque du mathcore) et sa production n'a pas à rougir de ce que font les pontes dans le genre. Désormais, je connais The Dali Thundering Concept, et je le recommande à ceux qui avaient encore des doutes sur les capacités de cette scène.

■ Ted



## RISE PEOPLE, RISE !

...And Rise People, Rise !  
(Microcultures)

Quand il s'agit de mettre ses tripes sur la table, Rise People Rise met le paquet avec ce troisième album au nom qui sonne comme un écho à leur propre identité...And rise, people, rise. Une belle psychothérapie de groupe, pour ce trio parisien, formé de Lucas de Geyter (chant, batterie), Johan Toulgoat (guitare) et Jérôme Baudouin (basse). Il aura fallu 3 ans pour terminer leur projet : enregistrer 3 disques, dans 3 studios différents, de 3 manières différentes : Fuck Vivaldi en 2016, Giants will fall en 2017, et le petit nouveau en octobre 2018. 6 titres d'un rock particulier, pas vraiment dissonant, pas réellement déstructuré, plutôt singulier et globalement très intéressant. Emmené par une voix éraillée, criarde, qui geint et qui lutte ; la guitare pas réellement agressive, mais intrusive et oppressante joue un thème en boucle ; la basse et la batterie rajoutant à cette sensation cyclique et la perte de repères qui s'en suit. Adeptes des musiques originales sans être complètement barrées, Rise People Rise saura t'apporter ta dose d'inconfort sonore sans te noyer dans un maelström indigeste. Avec ça, ils ne passeront jamais sur RTL2, mais ils ont toute leur place dans la play-list bimestrielle du W-Fenec.

■ Eric



## MOONLIGHT BENJAMIN

Siltane  
[Ma Case / Socadisc]

Chez W-Fenec, on adore le métissage musical, encore plus quand il nous surprend et nous fait dérailler de notre ligne éditoriale historique. Et quand on tombe sur un album de la trempe de Siltane de la chanteuse haïtienne Moonlight Benjamin, on se dit qu'on devrait plus souvent pousser ce concept, si ce n'est pas déjà fait. Car, pourquoi se priver de l'écoute d'un disque qui mélange avec une facilité déconcertante le blues-rock de papa aux accents mélodiques africains et aux rythmes vaudous caribéens ? Le décor est posé, l'imaginaire est en action mais quand on presse «play», il se dissipe progressivement lorsqu'on s'immerge dans cette mixture aussi entraînante [dès l'introductive «Memwah'n», «Moso moso», «Tan malouk»] que mystérieuse [«Simbi», «Mèt agwe»], tout en faisant honneur de manière évidente à ses influences bluesy [«Siltane» et ses airs très proches des Black Keys ou «Chan dayiva»] qui sont là pour amener un équilibre et du liant à l'ensemble. La Toulousaine d'adoption ne s'amuse pas à alambiquer ou complexifier sa musique, préférant privilégier un message d'espoir et nous conter en créole et en français la souffrance du peuple de son île [sur «Doux pays» notamment]. C'est tout à son honneur.

■ Ted



## TITANS FALL HARDER

Evolve  
[Autoproduction]

Quand un combo se réclame de Gojira [désormais la base quand on fait du death], de Meshuggah [hop, une grosse rasade de djent] et de Fear Factory [une belle dose de rythmes industriels et de samples], ça donne du cybermétal survitaminé. Aux riffs et aux boucles speedés, les Grenoblois ajoutent un peu d'ampleur avec un goût certain pour la grandiloquence [sur l'introduction «Emergence» mais aussi avec quelques autres nappes qui se déposent ça et là et donnent de l'envergure à l'ensemble]. Et quand on a compris que ça ne rigolait pas, Titans Fall Harder surprend avec un superbe chant clair qui vient décontenancer l'auditeur jusque-là habitué au dézingage en règle, c'est un peu rapide quand ça survient [«Ignite the core», «The omniscient»] mais avec les changements de phrasé [plus souvent hurlé/growlé], ça permet de garder l'excitation intacte et démontre que le groupe peut encore aller plus loin dans certaines directions sans perdre son identité. Une image sonore forgée dans l'omniprésence du blast et des samples qui les rapproche d'une autre de leurs références à savoir The Algorithm même si ici, le chant est loin d'être accessoire et permet à Titans Fall Harder de sortir du lot.

■ Oli

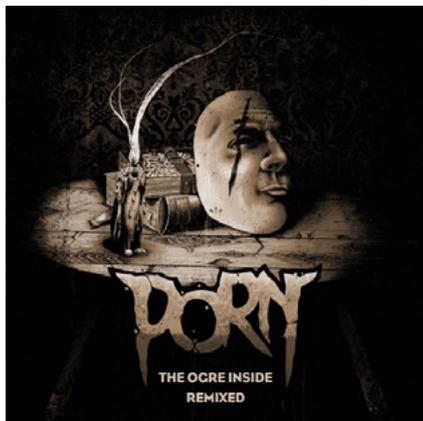


## THERAPHOSA

Theraphosa  
[Season of mist]

Si tu es un arachnologue invétéré, tu sais donc que la Theraphosa est une des plus grosses araignées du monde qui peut atteindre plus de 30 cm d'envergure. Mais Theraphosa est aussi une fratrie parisienne [Vincent au chant et à la guitare, Matthieu à la basse et chant, Martin à la batterie] qui n'a pas emprunté que le nom à cette bestiole velue. C'est tout un univers à la gloire de leur égérie octopode : artwork, poésie dans le livret, et bien évidemment la musique. Un metal lourd et pesant, qui plonge parfois dans le black metal avec des growls bien appuyés et des riffs assommants, tout cela collant parfaitement avec l'impression que produit l'observation de cette araignée géante. 5 tracks où l'imposante Theraphosa sait alterner des rythmes plus ou moins rapides, avec la voix de Vincent, claire ou plus appuyée en écho à celle de Matthieu qui joue à fond la carte gutturale. Un metal qui propose de très bonnes variations entre chaque titre, tout en restant homogène et cohérent avec le thème de leur projet musical. Au final, un très bon [et prometteur] premier EP, et on les remercie d'avoir choisi Theraphosa, car s'ils s'étaient appelés coccinellidae ou papillon, ça l'aurait fait carrément moins bien.

■ Eric

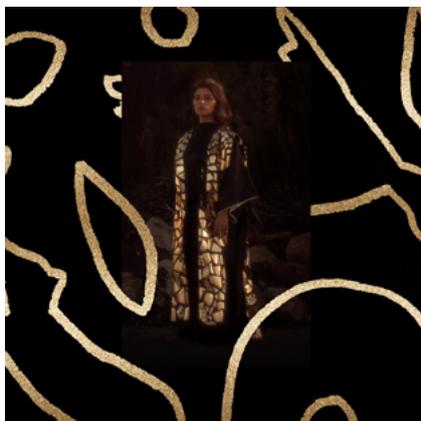


## PORN

The ogre inside remixed  
[Les Disques Rubicon / Echozone]

Porn apprécie particulièrement l'exercice du remixage, non seulement pour retravailler les morceaux des autres mais aussi pour se faire revisiter (Deconstruct). Pour promouvoir la sortie des clips (tous superbes) liés à l'album *The ogre inside*, les Lyonnais ont demandé à des amis (très très proches pour certains !) de présenter différentes versions du titre qui faisait l'objet d'une vidéo, sortant les morceaux au format EP numérique. C'est à peu près cette collection de titres que regroupe *The ogre inside remixed*, une compilation qui ne reprend pas tous les morceaux d'origine (j'aurais bien aimé un «Nothing but the blood» !) mais surtout «The ogre inside» (4 versions). Heartlay refaçonne deux titres avec délicatesse et une légèreté toute EBM, Thot s'empare de «Sunset of cruelty» avec des ajouts qui renforcent la dynamique du titre, le Lyonnais voisin de palier Aura Shred donne plus d'impacts au rythme et nettoie les bandes pour mieux y incruster ses sonorités propres. Enfin, le gros du boulot a été fait par le side-project *An Erotic End of Times* avec ce qu'il contient de lourdeur et on le devine, l'envie pour Philippe, tête pensante des deux groupes, de «tester» d'autres choses avec ses propres enregistrements. Si, comme lui, tu veux explorer davantage l'ogre, fonce, sinon, commence par écouter l'original...

■ Oli

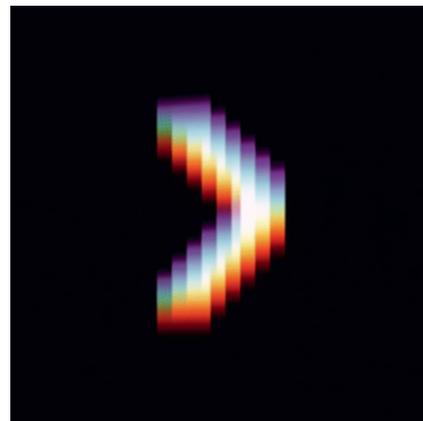


## ELISAPIE

The ballad of the runaway girl  
[Yotanka / PIAS]

Yotanka Productions a récemment sorti le troisième album d'une chanteuse originaire de l'Arctique canadien se nommant Elisapie. Cette inuit installée à Montréal se passionne pour la musique folk et la pop fragile et langoureuse, si bien que l'ensemble de cette mixture se retrouve très bien digérée dans son petit dernier *The ballad of the runaway girl*. Sa voix mélancolique et touchante nous raconte en partie ses racines, son histoire personnelle et les tribulations de sa terre natale («Call of the moose»). Côté musique, on navigue souvent entre ballades folk fortes en émotions («Wolves don't live by the rules», «Rodeo», «Ikajunga») qui laissent place par moments à des morceaux plus nettement influencés par le rock comme l'inaugurale «Arnaq» et son côté pas farouche à la *The Kills* ou la très rythmée «Qanniuguma» qui pour le coup donne des indications en musique sur les racines de la demoiselle. Des titres plus inspirés pop touchent aussi en plein cœur comme la sublime «Don't make me blue», qui serait un parfait single radio, ou encore «Darkness bring the light», titre composé avec Joseph Yarmush (Suuns), et qui dévoile sa richesse progressivement. Bref, un programme chargé pour les âmes sensibles et les curieux.

■ Ted



## SHVPES

Greater than  
[Search And Destroy / Spinefarm]

Shvpes devait prouver qu'il n'était pas que «le groupe du fils de Bruce» et ils s'en sont plutôt bien sortis, au travers d'un premier album remarqué et d'un paquet de concerts qui a permis d'asseoir leur notoriété naissante en démontrant qu'elle n'était pas volée. Au moment de retourner en studio, ils ont décidé d'enfoncer le clou et d'aller encore plus loin dans leurs expérimentations sonores. En résultent des titres plus tranchés (et peut-être aussi plus tranchants) avec du métalcore, du rapmetal («Someone else», «Renegades») et mêmes des interludes avec du piano, de l'électro et des scratches («Two wrongs, no rights», «I'm stuck»). Le petit Dickinson assure dans tous les registres (mélodique, hargneux, gueulard, hip hop) mais il est quelque peu difficile à suivre, ajoute-lui des amis et on se perd un peu plus, même si Matt Heafy (de *Trivium*) est plus repérable («Rain») que Rosanne Hamilton (sous-utilisée sur «War»). Plus de métal, plus d'harmonies, plus de rythmiques, plus de variations, plus d'invités, Shvpes en fait plus mais perd aussi un peu de cohésion et de liant en explorant un peu trop loin certains aspects de leur identité.

■ Oli



## ALL THEM WITCHES

ATW

[New West Records]

Prolifiques, les All Them Witches ne peuvent pas rester plus d'un an sans sortir une galette, ils ont commencé l'année 2018 avec un EP, ils la terminent avec un LP et si le rythme est conséquent, la qualité ne se déprécie pas pour autant. Pendant 51 minutes, les Ricains nous font faire la visite de leur pays avec ce qu'il compte de racines blues et folk, le tout électrofié, amplifié et filtré avec les effets qui fleurissent bon les seventies. Un peu moins psychédélique que leur précédent opus, celui-ci, éponyme mais surnommé par leur acronyme, on les sent plus posés, davantage en mode «feu de camp» et inspirés par Dylan, JJ Cale et Clapton («Workhorse», «Half-tongue», «HJTC»). Même la longue plage «Harvest feast» ne laisse pas la folie s'emparer des Texans qui laissent s'exprimer une guitare électrique très claire et plutôt sage, même en solo. Alors que All Them Witches pouvait être difficile à suivre et sembler brouillon dans certaines idées par le passé, ici, tout est assez limpide, très calme, presque doux... Tant et si bien que le boogie «Fishbelly 86 onions» qui ouvre le skeud semble presque déplacé quand on a fait le tour de l'ensemble et qu'on retombe dessus.

■ Oli



## WHODUNIT

Memories from a sh\*t hole

[Beast Records]

Comme disait Lao Tseu : «on peut créer une pizza avec plus de 18 ingrédients, car la réussite est dans le bon dosage». Et en matière de bon dosage Whodunit est le pizzaiolo qu'il te faut si tu veux goûter à la pizza spécial Garage 70's. Ils ont mis des morceaux de punk, de rock, de blues, de noise, de groove, du psyché, tout ça en travaillant la pâte avec de l'harmonica, du synthé, de la cigar box, des claps, des guitares, des chœurs, et bien sûr une bonne basse et une batterie pour donner le tempo. Tout ça, bien relevé avec une sauce piquante et savoureuse. Quatuor parisien qui fait fuzzer les platines depuis 2003, (le Fenec avait chroniqué son deuxième EP en 2005, mais avait honteusement occulté les 3 LPs qui ont suivi), ils sont de retour avec Memories from a sh\*t hole et ses 13 titres produits par la référence Jim Diamond (The Fleshtones, White Stripes, The Sonics). C'est goûté, c'est riche, chaque nouvelle bouchée laisse découvrir une nouvelle saveur. Dans la lignée de The Cramps ou de The Fleshtones, Whodunit maîtrise parfaitement le son garage et l'enjolive de moult fioritures croustillantes. A ne plus loucher.

■ Eric



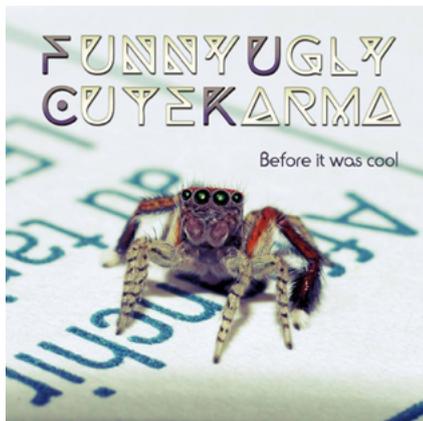
## OHHMS

Exist

[Holy Roar Records]

Ohhms délivre toujours des productions plus qu'honnêtes. Les Anglais excellent dans leur registre stoner-doom limite prog, mais certains de leurs choix me laissent perplexe. Fallait-il étendre au maximum «Subjects» (plus long que les 3 autres pistes réunies) alors que le morceau explore plusieurs directions avec d'énormes breaks calmes qui séparent les moments de saturations ? Le groupe avait les moyens de faire trois plages différentes mais a préféré l'élongation (aïe), et avoir à réentendre certains hurlements ou quelques chœurs à l'arrière-plan, alors qu'ils n'apportent pas grand-chose, est plutôt dérangeant. Par contre, quand le combo laisse divaguer les guitares et les rythmes avec de petites mélodies un poil agressives («Shambles» !) ou milite pour l'abandon des armes («Firearms») en insistant avec un très bon riffing et une introduction punk, rien à redire ! Pour «Calves», je reste un peu sur ma faim car les parties claires sont sublimes alors que celles qui jouent plus sur la lourdeur sonnent un peu trop facile avec un chant vénère pas toujours au niveau du reste. Ce nouvel album d'Ohhms laisse donc un goût amer puisque s'il est bon, on se dit qu'on n'était qu'à quelques détails d'un truc encore mieux !

■ Oli



## FUNNY UGLY CUTE KARMA

Before it was cool  
(M&O Music / Believe)

Funny Ugly Cute Karma n'est pas forcément le nom le plus facile à retenir mais il fallait développer l'acronyme FUCK et Adeline et Dorian n'ont rien trouvé de mieux. C'est en duo qu'ils composent ce premier EP mais conscients de la nécessité d'exprimer toute leur puissance sur scène, ils ont vite dégagé un deuxième guitariste, un bassiste et un batteur qui font désormais partie du combo à part entière. Et à cinq, ils risquent d'aller encore plus loin que sur ces 4 titres qui jouent pourtant déjà bien l'éparpillement façon puzzle. Un petit sample, une intro death à la Eths puis une mélodie ultra catchy à la SOAD avant de revenir sur un chant growlé impeccable, «On the run», c'est une montagne russe et ce n'est que le début... Ambiance plus dépouillée et fusion pour «Shelter» avant de repasser en mode métal vénèr et de retaper le break à base de basse jazzy. Tu as déjà la tête qui tourne mais tu ne l'as pas encore dans «Nuage de maux» où Adeline démontre sa maîtrise du français (logique mais pas tant quand il s'agit d'écrire des textes), un titre plus facile à suivre que les premiers et même que le dernier malgré le fait que ce soit une reprise du «Radio/video» de SOAD. Intro à base de sons de vieux jeu vidéo, break à la basse slappée, chant enlevé, la cover a au moins autant d'intérêt que l'original ! What the FUCK !?

■ Oli



## SPEED JESUS

The Giant Hack (BlackOut Prod/Metro Beach / PP&M / Opposite Prod)

Chaotique, enivrant et jouissif. Voici ce qui me vient à l'esprit après m'être difficilement remis de l'écoute de The Giant Hack, premier album de Speed Jesus. Le trio orléanais (composé de membres de Gravity Slaves et de Monde de Merde) n'y va effectivement pas avec le dos de la cuillère quand il s'agit de proposer un punk hardcore tendu et abrasif. Dès que résonnent les premières mesures de «No redemption», morceau ouvrant le disque, la lourdeur et la noirceur font peu à peu place à la vitesse et au chaos. Les chants hurlés se mélangent aux guitares tranchantes et malsaines et au basse/batterie percutant. En incrustant habilement des soupçons de black («Dig it») et des louches de grind à ses brûlots punk déstructurés, Speed Jesus fait passer un mauvais (gros) quart d'heure à l'auditeur qui aura le courage et l'imprudence de s'aventurer dans son univers délibérément ultra violent et délicieusement dérangeant. Les ombres de Unlogistic, Unsane et Napalm Death (et oui, tout ça !) planent au-dessus de la colonne vertébrale de Speed Jesus qui se révèle une machine indestructible et incontrôlable. Te voilà prévenu !!!

■ Gui de Champi

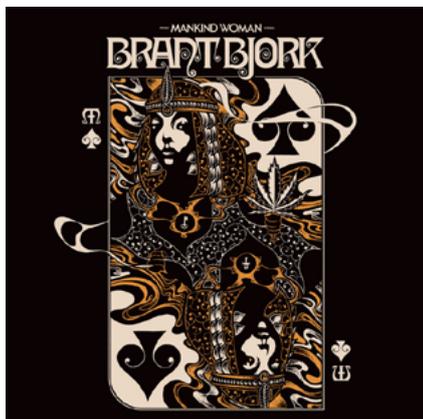


## ANTI-FLAG

American reckoning  
(Spinefarm Records)

Anti-Flag vient interrompre le rythme des saisons pour nous aider à passer l'hiver au chaud sous la couette avec une version acoustique de quelques-uns de ses derniers morceaux : 2 issus d'American spring (2015) et 5 venus d'American fall (2017) et comme ça faisait léger, les Ricains nous gratifient de trois reprises mais électriques (pourquoi ne pas avoir tenté de les faire à la punk-folk ?). Les bons morceaux se jouent dans toutes les versions, avec un gars comme Justin Sane au micro, tu peux même y aller à cappella, des «American attraction» ou «Racists» seront toujours aussi percutants ! C'est un vrai bonheur que de (re)découvrir ces compos sous un nouvel angle. L'exercice de la cover est moins convainquant car on revient sur l'électrique et quitte donc une certaine douceur. «Gimme some truth» de John Lennon reprend un des thèmes favoris d'Anti-Flag qui n'ont pas grand-chose à faire pour accaparer le titre, le «Surrender» de Cheap Trick est anecdotique, «For what it's worth» des Buffalo Springfield beaucoup moins, c'est une des «protest songs» les plus célèbres et j'en ai déjà des frissons à l'imaginer en live... Anti-Flag passe haut la main l'exercice de l'unplugged, mais qui en doutait ?

■ Oli



## BRANT BJORK

Mankind woman  
[Heavy Psych Sounds]

Pas facile de se renouveler quand on s'appelle Brant Bjork. Pour cet énième album solo (enfin, co-écrit avec son pote Bubba Dupree et la participation d'autres vieux amis comme Nick Oliveri, Armand Secco Sabal et Sean Wheeler que l'on remarque un peu plus que les autres sur «Pretty hairy»), l'ex-batteur a décidé de particulièrement soigner les sons (quelle chaleur !) et de mixer le distordu au flamboyant pour un résultat de grande classe. Sur une base stoner (évidemment), sa dame de pique s'habille d'un peu de psychédéisme (comme d'habitude) mais va surtout chercher dans le blues et une ambiance sixties/seventies à la cool, celle de Woodstock où bons nombres d'inspirateurs de cet opus étaient réunis sur scène (Jimi Hendrix, Santana, Grateful Dead, Crosby, Stills, Nash and Young ou encore Jefferson Airplane). L'ensemble sonne donc moins «desert rock» malgré la couleur particulière de sa guitare et offre un voyage dans le passé un peu plus lointain que celui de Kyuss, forçant le lascar à sortir quelque peu de ses schémas classiques et lui permettant de se faire plaisir avec les percus et les effets («Swagger & sway») ou quand de petits trucs changent pas mal la donne... Well done.

■ Oli



## SOME SMOKING GUYS

Regular faces  
[Beside]

Aaah... le tout début des années 90's, le rap et la musique électronique explosaient et on se demandait si le rock allait survivre à cette double déferlante. Et avant que le grunge ne rappelle aux b-boys et aux DJs que la guitare avait encore quelque chose à dire, le rock subsistait toujours, mais dans une forme plus pop rock, entre froideur et mélancolie. Les Parisiens de Some Smoking Guys nous font faire un petit voyage en ces temps pas si anciens, avec leur premier album Regular faces. Et ils ont la bonne idée de nous offrir le meilleur des sonorités de l'époque : une partie instrumentale sobre, à la recherche de quelques notes mélodiques et atmosphériques qui suffisent à accompagner un chant torturé et habité. Inspiration 90's, mais avec quelques riffs plus contemporains comme sur «Devil» ou «Shiny day», mais aussi quelques incartades presque electro pop sur «Vision of the past». En conclusion, les 5 gaziers de Some Smoking Guys nous gratifient d'une pop rock intelligente et sombre, accessible, simple mais surtout pas simpliste.

■ Eric



## HELL IN TOWN

Bones  
[Autoproduction]

Petit rythme, riff gras, bel hurlement, Hell In Town frappe avant d'entrer, en entrant et en sortant ! Même si ensuite les Bordelais montreront qu'ils sont capables de plus de délicatesse, leur entrée en matière est fracassante ! Lourd à souhait option enclume/marteau, leur heavy-stoner-sludge fait de l'effet dès «Wilder», pas forcément le plus sauvage des 7 titres de ce Bones qui n'est que leur deuxième production depuis 2010 (la faute à divers mouvements au sein du groupe dont Matt DMS [basse, chant, enregistrement] semble être la colonne vertébrale). Une fois le pied à l'étrier, la chevauchée se poursuit avec davantage de déliés (quelques éléments - autant à la guitare qu'au chant - me font penser à Alice in Chains) et un goût prononcé pour enfoncer le propos quitte à le balancer l'accord en boucle sur un paquet de temps. Avec la belle mélodie bien puissante sur «Into the dawn» (à la Headcharger ?), le groupe accorde une joute à son arc (désolé, j'ai contre-pétre) et dévoile un peu d'émotions bien vivantes là où on ne voyait qu'un fatras digne d'un ossuaire de Douaumont (bon anniversaire la Grande). Ces instants plus calmes volent en éclat avec les trois derniers titres et notamment le plus énervé d'entre eux, l'ultime «Bones», tout en rage et empreint d'un peu de folie macabre.

■ Oli



## SHOEFITI

Fill the silence with your desires  
[Autoproduction]

Si tu trouves l'artwork de ce nouvel album de Shoefiti particulièrement réussi, tu as bon goût et tu ferais bien de te dépêcher (s'il n'est pas déjà trop tard) de te procurer la version collector «livre audio» qui recueille des photos du même style et l'album. Si tu aimes l'indie rock noisy dans la trempe de Sonic Youth, Pavement ou Fugazi, tu peux te contenter de Fill the silence with your desires qui comblera toutes tes attentes. Que tu aimes les titres ultra speed où tu n'as pas le temps de réfléchir au pourquoi du comment que le morceau est déjà terminé («Spotlight»), les plages qui semblent interminablement douces («She undress», «Atlas»), celles qui offrent un chant dégueulasse mais accrocheur quand même («Victorious») ou les tracks qui jouent la carte noisy à fond multipliant les riffs qui s'entrecroisent et les effets («Maura1982»), tu trouves ton bonheur pour remplacer le silence qui emplissait l'atmosphère. Monte le son et dépose donc dans l'air tes désirs et si tu ne sais pas trop sur quel pied danser, envoie l'éponyme «Fill the silence» qui fait une synthèse de tous les talents de Shoefiti, et le fait qu'ils soient nombreux ne gêne en rien le plaisir qu'on a de les (re)découvrir.

■ Oli

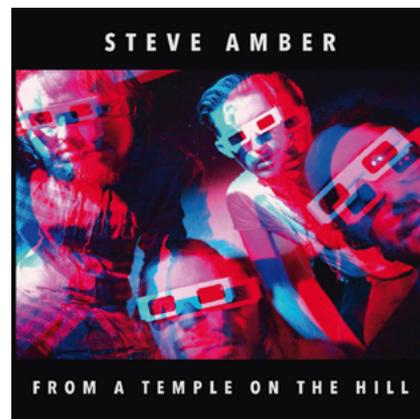


## ZENZILE

5+1 - Zenzile meets Jayree  
[Yotanka / PIAS]

Après plus de dix ans de digressions rock, pop, soul, jazz ou encore blues (la liste n'est pas exhaustive), Zenzile revient à ses premières amours : le dub ! Certains ne cacheront pas leurs joies, surtout que le quintette reprend sa formule 5+1 (la dernière datant de 2003 avec Vincent «Cello» Segal) avec un chanteur qu'ils connaissent bien puisqu'il s'agit de Jay Ree, celui qui a accompagné les Angevins sur l'album Electric soul sorti en 2012. Une suite de petits retours en arrière, ou simplement un regard dans le rétro pour formaliser un présent tout en se nourrissant de l'expérience vécue depuis cette mise à l'écart volontaire plus ou moins totale du skank. Et donc, ça donne quoi ? Et bien, aussi bizarre que cela puisse paraître, ce 5+1 est en réalité très varié en couleurs ! La voix protéiforme de Jay Ree aidant, qu'elle soit soul, en crooning, ou en spoken word, accompagne toutes les personnalités des morceaux. En parlant de ça, chaque titre possède deux versions (originale et remixée), comme ça, il y en a pour tout le monde. On retrouve bien évidemment la palette sonore dub du groupe avec ses effets (echo, reverb...), sa grosse basse tonitruante, les sons tranchants des guitares, le saxo sexy, et les sons cosmiques des claviers. La bande son parfaite pour «chiller».

■ Ted



## SEVEN AGES

I don't mind  
[Autoproduction]

Six ans que l'idée du groupe existe, trois qu'il connaît le même line-up, qu'il compose et joue sur scène, Seven Ages a décidé cette année de se lancer dans la cour des grands en n'étant plus juste un groupe pour les potes et les bars. Pour cela, ils ont décidé d'enregistrer dans les meilleures conditions des titres qu'ils connaissent bien (dont leur toute première compo «I don't mind» qui donne son nom à l'EP qui est presque éponyme), tant pis si certains ont déjà eu cet honneur (on retrouve deux titres sur l'EP Dead signal zone paru en 2017). Les Parisiens ont eu bien raison et franchissent le fameux cap avec quatre plages qui fleurent bon le pop-rock option brit touch (du côté des Arctic Monkeys ou Supergrass en gardant la spontanéité et gommant l'insouciance). Énergie débordante, instruments bien en place, chant mélodieux accrocheur, gimmicks de guitare percutants, en moins de quinze minutes, leurs messages sont reçus cinq sur cinq. Aussi à l'aise avec la distorsion qu'avec les rythmes, Seven Ages nous offre une belle carte de visite avec ces titres entêtants qu'on prend plaisir à chanter avec eux.

■ Oli



## ROBIN FOSTER

PenInsular II  
[My Dear Recordings]

Paraît-il qu'en Bretagne, il se dit : «Attendez la nuit pour dire que le jour a été beau». J'ai attendu la fin de ce nouvel album de Robin Foster et, une fois le silence revenu, je peux le dire : il est beau. Une nouvelle fois, le compositeur anglais s'est laissé emporter par la magie de la pointe de Crozon pour écrire un album, PenInsular II, qui répond par moments au premier du nom et pousse un peu plus loin l'exploration de notre aventurier. En suivant les rives de l'ambient-pop et du post-rock, il croise son amie Madelyn Ann qui l'emmène sur une terre de trip-hop («Ma / Unan») avant de braver les flots et leurs courants de fond («Kraozon») et d'accoster sur «The island» où la solitude se rompt. Dave Penney, autre vieil ami (Archive, BirdPen et We Are Bodies leur projet commun), l'accompagne dans la contemplation. Ailleurs, nappes de synthés, rythmiques discrètes et guitare occupent l'espace, redessinent les paysages, souviennent des places et l'infiniment beau, parfois des rocs, une forêt, de la lande, une nature sauvage qui s'appriivoise. La vingtième sortie du label de Pamela Hute est une invitation au voyage, tant touristique que musical, alors embarque !

■ Oli

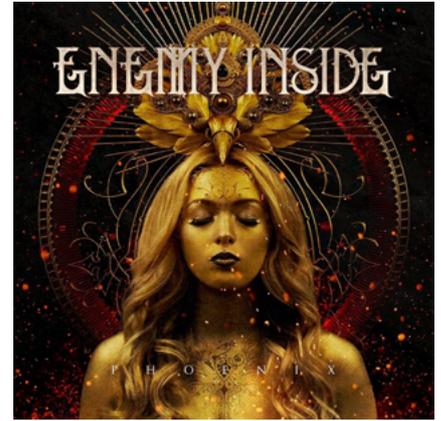


## ALKALINE TRIO

Is this thing cursed?  
[Epitaph Records]

Neuvième album du trio punk rock ricain (en activité depuis plus de 20 pages), Is this thing cursed? est une véritable bombe prête à exploser à tout moment pour notre plus grand plaisir. Après une intro synthétique mais néanmoins mélodique d'une bonne minute, et dès l'arrivée des guitares et des voix en harmonie, la magie peut opérer tout au long des 13 morceaux composant ce disque sans faute de goût aucune. Alkaline Trio reste fidèle à sa marque de fabrique, sans succomber aux modes et sans trahir son amour pour le sacrosaint punk rock. La formule (toujours la même, mais dont je ne me lasse jamais) fonctionne à la perfection, avec cette alternance de guitares incisives, de mélodies vocales parfaites, de rythmiques rapides et de refrains inoubliables. «Stay» et «Heart attacks», en deuxième partie de disque, permettent de relâcher quelque peu la pression, mais c'est pour mieux retrouver les brûlots dévastateurs. «Krystalline» achève le skeud avec une interprétation punk acoustique qui ne déplairait pas à Frank Turner, et sitôt les 40 minutes de ce précieux achevées, j'en redemande sans modération. Un disque qui rend accro.

■ Gui de Champi



## ENEMY INSIDE

Phoenix  
[Rock of Angels Records]

Si tu attendais le chaînon manquant entre Evanescence et Within Temptation, tu vas être content car le label allemand Rock of Angels Records a pondu Enemy Inside. Un «groupe» qui à la base n'est que l'union des talents d'une jolie blonde qui fait au moins du 85B et d'un guitariste qui a des cheveux longs. On leur trouve trois autres gus pour faire la déco et assurer des concerts et c'est parti. Il suffit de foutre quelques riffs de gratte (des gentils et des méchants) sur les harmonies (à peu près toutes les mêmes) de la donzelle, quelques petits samples, un solo old school de temps en temps et on est prêt pour sortir l'album. Euh, il va falloir en faire parler un peu quand même. Ah oui, bah, on n'a qu'à trouver un guest et une cover. Personne ne veut venir ? T'as demandé à Georg Neuhauser ? C'est le chanteur d'un groupe autrichien, Serenity, il est toujours partant. Merde, le mec a une voix heavy, ça n'apporte rien, pas grave on foutra le titre sans sa voix en bonus ! Bon, faut reprendre un titre connu... Va pour «Summer son» de Texas, on la joue plus lourde et un poil plus vite et ... Re-merde, y'a des mecs qui ne sauront même pas que c'est une reprise. Bref, tu peux regarder les clips sans le son.

■ Oli



## OCTARINE

Doxa  
[Autoproduction]

Quand Doxa commence avec des stridents pick slides enchevêtrés et installe rapidement une atmosphère électrique, on sait que la foudre va nous tomber sur le cabestron. Et c'est rapidement chose faite avec un gros riff de guitare, un chant appuyé, une basse lourde et une batterie en mode multi fûts. Mais si Octarine envoie ce qu'il faut dans les écouteurs, c'est plus orienté vers un rock puissant que violent. Sans agressivité mais avec un tempo accrocheur, des partitions riches et un chant mélodique, chaque élément du groupe étant sur un même pied d'égalité. Et comme dirait mon garagiste : «pour qu'une voiture avance vite, faut que ses 4 roues aillent à la même vitesse». Les 4 musicos d'Octarine ayant ce même niveau de technicité et d'inventivité, il y a une sacrée bonne énergie naturelle qui se dégage de ce deuxième EP de 4 titres des Toulousains. Une énergie magique ? A toi de voir si la musique d'Octarine porte bien son nom, puisque leur patronyme provient de la saga Fantasy du romancier Terry Pratchett (les livres du Disque-monde). L'octarine étant une couleur imaginaire, celle de la magie, visible uniquement par les sorciers et les chats. En ce qui concerne leur musique, elle est disponible pour tous, et c'est tant mieux.

■ Eric



## ELYSIAN FIELDS

Pink air [Differ-Ant / Microcultures Records]

Comme beaucoup depuis le début de l'aventure de notre magazine, ce disque aurait pu avoir sa place dans les disques du moment. Qu'il y soit ou non ne modifiera en rien la perception qu'ont les gens d'Elysian Fields, du moins en apparence. Pink air, son dernier album, ne change pas la face de la formation de la charmante Jennifer Charles et de son acolyte Oren Bloedow. À 50 ans, l'Américaine fait toujours autant de miracles avec sa voix sensuelle et torride, jusqu'à rattraper des morceaux dont la composition peut s'avérer moyenne voire passable. Tout dépend d'où on se place et comment on voit les choses. Cet air rose [surement celui des montagnes de Woodstock où il a été enregistré] se défend bien grâce à de très bons morceaux, qu'ils soient cotonneux («Beyond the horizon», «Karen 25») ou plus rock [avec la pesante «Knights of the white carnation» ou la légère «Dispossessed»]. En revanche, si je découvrais ce groupe aujourd'hui par le biais de cet album, pas sûr qu'il me donne entière satisfaction, la faute à des titres qui viennent un peu plomber l'ensemble en terme de créativité, à commencer par l'inaugurale «Storm cellar».

■ Ted



## EXPLICIT SILENCE

False supremacy  
[Autoproduction]

Encore un groupe qui fête ses 20 ans et avec lequel on a grandi... ou presque parce qu'on a raté un paquet d'épisodes de la vie d'Explicit Silence depuis 2005... Mais qu'importe le passé, ce qui compte pour eux, c'est le présent et le futur proche et en ce moment, les Caennais défendent leur nouvel album. Un petit condensé de Hardcore à l'ancienne avec ce qu'il faut de riffs tranchés, de chant pugnace (sans être trop growlé) et surtout de rythmiques de mammoths. Production bien lourde (et assez fine pour jouer avec tes enceintes), invité de choix (Gary de Pro-Pain mais aussi leur ancien chanteur), artwork soigné, les Normands progressent encore et vont forcément faire du bruit dans la communauté HxC. Au-delà de cette chapelle, ce sera plus difficile : les titres sont assez courts pour ne pas tourner en rond (contrairement au pit ?) et un poil trop (stéréo)typés (voire prévisibles quand on écoute l'éponyme «False supremacy» ou «Scared of the unknown»), c'est certes efficace mais pas forcément suffisant pour convaincre les masses métalleuses d'aujourd'hui pour qui le bourrinage en règle suffit de moins en moins. Si t'aimes le Hardcore à la Born From Pain, As We Bleed ou Do Or Die, cet album est pour toi, sinon, commence par leur bandcamp et «MCMG»...

■ Oli



## TRAÎTRE CÂLIN

Par traîtrise  
[Autoproduction]

Même si tout n'est pas parfait, le duo parisien Traître Câlin nous propose un univers très particulier qui divisera les foules à coup sûr. Car leur spécialité est la poésie sombre et nihiliste récitée, chantée et rappée sur une musique synthétique et électronique froide. Voilà en gros pour situer quand tu jetteras une oreille sur Par traîtrise, leur premier EP. Et cela commence sans préliminaire dès «Par goût», plage sur laquelle une déclaration abondante d'un ton maussade surgit et oppresse, histoire de te montrer où tu fous les pieds. Jouant avec le décalage énorme qu'il y a entre son patronyme et ce qu'il propose musicalement et textuellement, le groupe soumet un hip-hop industriel assez bruitiste et saturé pour poser un décor malsain et déstabiliser l'auditeur, de la même manière qu'Elastik, Fausten, ou encore Stupeflip. Même si les styles de ces formations là sont différents dans l'absolu, Traître Câlin se nourrit de multiples influences notamment littéraire et on sent par moments que celle-ci est mieux maîtrisée ou mise en valeur que l'aspect musical. C'est peut-être sur ce point que Nada et Jbaâl pourraient progresser en ayant un peu plus de justesse sur le flow/chant ou en améliorant la qualité de sa prod', un peu juste en qualité.

■ Ted



## ACE FREHLEY

Spaceman  
[Koch Entertainment]

On peut légitimement s'interroger sur l'intérêt d'écouter un nouvel album de Ace Frehley en 2018. Le «lead guitariste» originel de Kiss est toujours dans le circuit et propose aujourd'hui Spaceman, nouvel effort solo dont le nom est tiré de son personnage de ses années au sein du groupe maquillé. Les amateurs de la technique du guitariste seront conquis («Rockin' with the boys», l'instrumental «Quantum flux»), et les inconditionnels des structures boogy blues («Your wish is my command», «Off my back») et des titres résolument rock, voire hard rock («Bronx boy», «Pursuit of RNR», «Mission to Mars») en auront pour leur argent. L'ensemble est certes agréable, mais aucun titre ne ressort véritablement du lot de ce disque de neuf plages. Ace Frehley, inventeur du «son» Kiss, est toujours sur le même créneau, et Spaceman respecte en tout point les codes du Bisou, en s'autorisant quelques facéties (le riff d'entrée de «Bronx boy», l'instrumental et semi acoustique «Quantum flux»). À défaut d'être passionnant et original, Spaceman se révèle plaisant et révélateur du talent d'interprétation de Frehley.

■ Gui de Champi



## THINK KASTENDEUCH

Morning glory wine  
[Autoproduction]

Au niveau de la production, Think Kastendeuch monte en puissance tranquillement au fil des années : un EP éponyme de 3 titres en 2007, un autre EP de 5 titres en 2010 (Draft punk) et pour 2018, le dernier EP de 6 titres : Morning glory wine. Mais cette discographie en dilettante n'entâche en rien la qualité et la constance de TK quand il s'agit de taper dans du noise rock débridé. Comme on dit : «ce qui est rare est précieux». Et Morning glory wine nous rassasie, avec parcimonie, dessinant un lien entre les Melvins, les Stooges, et autres Jesus Lizard. Une amplitude et diversité de chants sympathiques (la descente d'octave sur «On the clock»), une guitare qui combine un bon son noise sur des riffs propres et rythmés, et la batterie qui a depuis bien longtemps dépassé le niveau «poum poum tchak». Bref, Think Kastendeuch continue dans cette belle orientation initiée il y a 10 ans, du bon indie rock noisy, qui reste parfois très accessible (le titre «Genuine article» qui commence presque comme de la britpop). Et au rythme où ils sortent leurs albums, on attend avec impatience 2028, qu'ils enregistrent leur premier double LP.

■ Eric

# IL Y A 10 ANS : MANU

Rendez-vous (Tekini Records)



Bien que composé d'une moitié de Dolly, le projet de Manu est assez différent (ne serait-ce que la couleur de sa voix !), on avait un groupe de rock très électrique (Dolly !!!) qui tirait peu à peu vers la pop, en «solo», Manu est clairement pop même si elle se laisse parfois déborder par son énergie rock.

Rendez-vous est donc très pop dans le sens où les titres sont simples, touchent l'auditeur dès la première écoute grâce à la voix sucrée de Manu qui sait comment nous accrocher mais aussi par de petits arrangements discrets mais efficaces. Quelques titres électrisent tout de même l'atmosphère, le superbe «Tes cicatrices» mais aussi «Cow-boy» et surtout «Sur mes lèvres» où la guitare monte en saturation et le rythme s'emballe, une composition qui rappelle la construction d'un «Régis» ou «Love and money» dans la gradation, ici, on s'arrête avant les cinq minutes et on enchaîne avec des notes très délicates et une voix caline («Dis-moi un secret»).

Les sentiments, le partage d'une vie à deux, la présence de son enfant, parfois l'ombre de Micka et la volonté d'aller de l'avant sont les principaux thèmes abordés dans des textes plus ou moins simples à décrypter (la pureté

d'«Un beau jour» face aux quelques zones de mystère laissées par «Allée des tilleuls»). Manu offre une petite pépite en japonais avec le ravissant «Suteki ni», écrit par Suzuka Asoka (une traductrice japonaise installée à Paris), c'est un morceau ultra dynamique qui sonne très bien dans une langue qu'on ne comprend pas et qui pourrait faire fondre les nippons même si ce n'est pas le but...

Manu continue donc son parcours artistique, fidèle à ses amours que sont la pop et le rock, la guitare et le micro, les mots et les accords, touchant les coeurs et les corps.

■ Oli

# **W(ho's next)-FENECE**

**LENINE RENAUD**

**DAUGHTERS**

**DAYTONA**

**NO MONEY KIDS**

**THRICE**

**KINGCROW**

**PETE SPIBY**

**IT IT ANITA**

**LIQUID BEAR**

**WITH CONFIDENCE**

**YOUTH KILLED IT**

**VANDENBERG'S MOONKINGS**

**BLACK BOX REVELATION**

**BRAIN DAMAGE**

**PLATANES**

**MERMONTE**

**THE BREATH**

**KIDS ARE LO-FI**

**EMMA RUTH RUNDLE**

...



# DANS L'OMBRE : MATT DE FRENCH METAL

POUR CE MAG, C'EST MATTHIEU, 25 ANS, CHRONIQUEUR ET PHOTOGRAPHE POUR LE WEBZINE ULTRA ACTIF FRENCH METAL QUI RÉPOND À NOS QUESTIONS POUR LE SORTIR DE L'OMBRE OÙ IL SÉVIT DEPUIS BIENTÔT DEUX ANS...

**Quelle est ta formation ?**

Elle n'a absolument aucun rapport ! A la base, j'ai fait un BTS informatique après un bac STG, et ensuite j'ai essayé de bosser, mais c'était mission impossible. Alors, au bout de quelques années, je suis parti sur une licence de Community Manager, et un Master Communication Événementielle. Là je suis en Master 2 Stratégie des Entreprises.

**Quel est ton métier ?**

Je suis des études en alternance, donc en plus de mon Master Stratégie des Entreprises, je suis chargé de communication interne dans une grosse entreprise française... que je ne citerai pas (rires) !

**Quelles sont tes activités dans le monde du rock ?**

Elles sont assez diverses. Déjà, je suis un gros consommateur de musique, donc je dirais auditeur et fan assidu. Ensuite, je suis aussi bassiste amateur depuis 6 ans, j'essaie de monter un petit projet avec un ami guitariste, on ne sait pas si ça va réellement aboutir. mais ça nous botte de jouer tranquillement entre nous et de composer un peu ! Enfin, chez French Metal, je fais un peu de tout : des chroniques d'albums, des live-reports, des photos, des interviews. Je n'ai pas le temps de chômer si je puis dire !

**Ca rapporte ?**

Pas un sou ! Mais la rédaction de French Metal m'envoie des promos, on a évidemment les accréditations qui nous font rentrer gratuitement au concert, et parfois même les groupes nous envoient directement le CD promo, ce qui est vraiment cool. Mais je ne fais pas ça pour l'argent, simplement le fait de discuter avec un artiste, de lui dire que t'as pris des photos ou écrit une chronique, ça crée un lien, et certains se préservent un peu avec le temps. Alors quand tu vois un artiste qui partage une de tes photos ou qui te reconnaît parce que tu lui as parlé par Facebook, ouais, ça c'est la meilleure des «rémunérations» possible, c'est vraiment hyper gratifiant.

**Comment es-tu entré dans le monde du rock ?**

De manière très simple, à 12-13 ans j'écoutais surtout la radio quand un pote m'a passé du Iron Maiden, The number of the beast. Je l'ai écouté, et là c'était «foutu» pour moi ! Je me suis rué à la médiathèque, et j'ai pris, dans l'ordre, In Flames, Behemoth et Exodus, et j'ai jamais décroché depuis. Je suis allé d'extrême en extrême, je suis passé par tous les styles, du Glam au Grind, du Gothique au Brutal Death, du Metalcore au Black Metal, et au fil du temps j'ai

commencé à donner mon avis sur des albums, des concerts. Je prenais deux ou trois photos avec un petit compact, puis j'ai lancé une page qui me sert de «cv». Je suis rentré dans un webzine néerlandais, un petit truc pas très sérieux qui s'est vite arrêté, et enfin le rédac chef de French Metal m'a donné ma chance de rentrer dans la cour des grands dès que je suis arrivé sur Paris. Et ça, c'est vraiment une expérience incroyable pour moi.

**Une anecdote sympa à nous raconter ?**

Je pourrais vous raconter pas mal de trucs. Les membres d'Eluveitie qui m'offrent une bière en interview, le manager d'un groupe qui «oublie» de filer la liste d'accréditations à l'accueil parce qu'il préfère aller au bar, Nick Holmes de Paradise Lost qui t'explique qu'il a vomi sur le tapis d'Ozzy Osbourne il y a des années, Mick Kenney d'Anaal Nathrakh avec qui tu déconnes et qui finit par te dire qu'il veut absolument voir tes photos.

**Ton coup de cœur musical du moment ?**

En ce moment je suis totalement captivé par Harakiri For The Sky et Cyhra, mais sinon une découverte très récente et dont personne ne parle, à tort, c'est Eyclight ! Du Metalcore américain avec une demoiselle à la voix de malade au chant.

**Es-tu accro au web ?**

Très clairement ! Je me lève, je prends mon téléphone, au boulot je suis tout le temps sur un ordi et dès que je rentre j'y retourne ! Le seul moment où je n'y suis pas, c'est dans le métro ou le RER (rires) !

**A part le rock, tu as d'autres passions ?**

Je fais de la photo de manière un peu plus pro depuis une bonne grosse année, et je me suis récemment lancé dans la photo avec des modèles, et je dois dire que j'adore ça ! Et j'adorerai également faire des concerts de styles très variés, juste pour faire des photos, sans forcément adhérer à la musique.

**Tu t'imagines dans 15 ans ?**

Il y a deux réponses à cette question. La version réaliste qui te dit «pas du tout», et la version utopiste, qui voudrait que je continue à faire ça, mais en étant payé ! Même si je sais que c'est vraiment rarissime, à moins d'être photographe pro ou de bosser dans un label. Mais en tout cas, je compte bien continuer mes passions, de manière pro ou bénévole, tant que je le pourrai !

■ Team W-Fenec

Photo : : Rock'N'Hell Photography



1118